

Novembre 2016

N°199

NUMÉRO SPÉCIAL

APPEL NATIONAL
POUR LA TSÉDAKA

Communauté

n o u v e l l e

**RIEN
N'ARRÊTERA
NOTRE
SOLIDARITÉ**

INTERVIEW

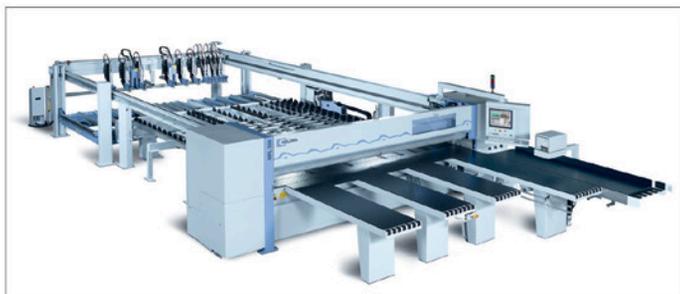
**LES PARRAINS
DE LA TSÉDAKA 2016**

YVAN ATTAL & DOMINIQUE FARRUGIA





DES SOLUTIONS POUR VOS PROJETS



BOIS ET PANNEAUX

Z.I. La Poudrette - Avenue du 14 juillet - 93320 Les PAVILLONS-S/BOIS

TÉL.: 01 48 47 51 39 - **FAX:** 01 48 47 86 59

WWW.CIFBOIS.COM

Revue réalisée par les services
du FSJU-AUJF
39, rue Broca 75005 Paris

DIRECTRICE DE LA
PUBLICATION
Laurence Borot

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Valérie Sabah
01 42 17 11 02

DIRECTEUR DE CRÉATION
John Tibi

RÉDACTRICE EN CHEF
Paula Haddad
01 42 17 11 83

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
Sonia Cahen-Amiel,
Véronique Chaouat, Viviane
Eskenazi, Sandra Hanna
Elgrabli, Paula Haddad,
Bernard Korn-Brzoza, Nathan
Kretz, Ruth Nabet-Cohen

GRAPHISTE - MAQUETTISTE
Marine Berthelot

CRÉDIT PHOTO COUVERTURE
DR

PUBLICITÉ
Sophie Souvré
01 42 17 11 21

ABONNEMENTS
Esther Fargeon
01 42 17 11 38

ADMINISTRATION - COMPTABILITÉ
Patrick Sitbon
01 42 17 11 48

Imprimé
en France
Dépôt légal
11-2016

Novembre 2016 n°199



Chers Amis,



Roch Hachana, Kippour, Souccot... Une nouvelle année juive débute et l'équipe de Communauté Nouvelle est heureuse de vous adresser ses meilleurs vœux pour 5777. A cette occasion votre magazine fait peau neuve avec une nouvelle maquette plus aérée et dynamique et un nouveau logo.

Une nouvelle année juive ne saurait mieux commencer que par des événements de solidarité au profit de l'Appel national pour la tsédaka. Cette année Yvan Attal et Dominique Farrugia, deux grands artistes, se sont engagés à nos côtés, faisant leur notre message : « Rien n'arrêtera notre solidarité ». Ils nous accompagneront, avec le talent que vous leur connaissez, à chaque moment de cette campagne.

Comme eux, et avec eux, soyons généreux, car notre participation est vitale pour les plus démunis de notre communauté. Le Grand Rabbin de France Haïm Korsia dit très justement : « Donner à la Tsédaka, c'est réaliser une mitsva sans commune mesure (...) en s'engageant moralement et financièrement pour un monde plus juste en corrigeant les inégalités. »

Gérard Garçon, le président de cette campagne et Marc Djebali, membre du Bureau Exécutif du FSJU en charge du social et président du Réseau Ezra, détaillent les enjeux de la lutte contre la précarité.

Ce numéro nous donne l'occasion de faire le point sur les programmes que nous soutenons en Israël : Yad Rachel qui permet aux enfants les plus vulnérables de sortir de l'échec scolaire, Latet dont la lutte quotidienne contre la pauvreté passe aussi par la création de liens entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent et le Théâtre Ety Hillesum qui mobilise les plus grands noms de la scène israélienne pour accompagner les adolescents en difficulté.

Vous trouverez également les portraits d'élus engagés au plus haut niveau : Arié Flack, vice-président du FSJU, un homme de responsabilités dévoué aux autres et Pierre Gonzva, président de l'AUJF Business Club !

Shana Tova et bonne lecture

Laurence Borot



16



20



26



30

56

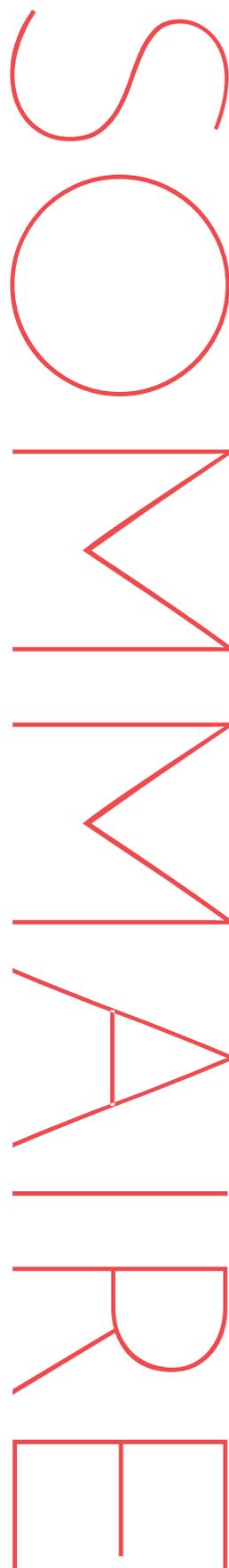


52



64

Édito	3
LA VIE DE L'INSTITUTION	6
Arié Flack, l'engagement militant	6
ISRAËL	10
Yad Rachel, l'avenir de l'enfance	10
Quand la crème du théâtre israélien s'implique pour la jeunesse	12
Le bénévolat à Latet : l'esprit du don de soi	16
COMITÉS	18
Bus by night : une odyssée nocturne artistique	18
PORTRAITS	20
Pierre Gonzva, la transmission au cœur	20
TSÉDAKA	26
Dominique Farrugia, Yvan Attal, parrains 2016	26
Rencontre avec Gérard Garçon	30
Le mot du Grand Rabbin de France	32
Dominique Versini, la voie du social	34
Focus sur l'Action sociale du FSJU	36
L'aide alimentaire: l'urgence du quotidien	40
L'émergence de nouveaux programmes : au plus près du terrain	42
Seniors: maintenir le lien social	46
Stéphane Berrebi: l'instinct au bout du pinceau	48
JEUNESSE	52
NOÉ, pure créativité !	52
ACTION SCOLAIRE	56
Laïcité et école juive, l'éternel débat	56
CULTURE	58
Rencontre avec Paule-Henriette Lévy	58
VIE ASSOCIATIVE	64
Un nouveau centre culturel à Grenoble	64





ARIÉ FLACK

L'ENGAGEMENT MILITANT

Par Paula Haddad

Il ne cherche ni les honneurs, ni sa place sur la photo. Pourtant, à 45 ans, Arié Flack, fondateur de sa propre banque d'affaires, peut se targuer d'un parcours professionnel hors-normes. Conseiller discret des dirigeants du CAC 40, il intervient également auprès de Bercy sur des dossiers d'actualité. Membre du Bureau Exécutif du FSJU, vice-président en charge des questions de culture et d'identité, il revient sur son parcours et ses ambitions pour l'Institution.

Pourriez-vous présenter votre itinéraire personnel ?

Je suis né à Florence, en Italie, dans une famille d'origine juive tunisienne. J'ai ensuite grandi dans les Yvelines. La maison de mes parents était toujours pleine de vie et de joie. Je passais mes étés entre Bnei Brak, où habitaient mes grands-parents maternels, et Courtenay dans l'Yonne, où mes grands-parents paternels avaient leur maison de campagne. J'ai donc un kaléidoscope de souvenirs d'enfance assez original où s'entrelacent les promenades en vélo dans les forêts de l'Yonne et l'entrée du shabbat dans les rues de Bnei Brak. Durant mes années de lycée, ma famille est partie vivre à Toulouse. Mes études supérieures m'ont amené à résider quelques années à Nancy où j'ai étudié à l'ICN (Institut Commercial) et à l'école des Mines. Je suis ensuite parti étudier à la London School of Economics, puis à Paris où j'ai complété ma formation à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Le voyage se poursuit lors de votre parcours professionnel...

En 1994, je suis reparti à Londres pour y apprendre le métier de banquier à la Société Générale, puis j'ai vécu successivement en Australie et en Inde où je me suis occupé de développer et financer des projets de production d'énergie en Asie et en Océanie. Découvrir jeune ces espaces culturels et économiques divers m'a apporté une ouverture sur le monde inestimable. De retour à Paris, j'ai rejoint la banque Lazard comme banquier d'affaires et œuvré sur certains des grands sujets qui ont accompagné la mutation du capitalisme français. En 2008, le temps était venu de commencer à bâtir ma propre maison : la Compagnie Financière du Lion (Arié signifiant « lion » en hébreu, ndlr), une banque d'affaires spécialisée dans l'énergie, les infrastructures et l'industrie. En parallèle, j'enseigne l'économie à l'École d'Affaires Publiques de Sciences-Po. Le métier de banquier d'affaires permet de se mettre au service des entreprises dans leurs projets de développement et de la sphère publique dans ses décisions de politique industrielle. Je suis inconditionnellement un banquier du secteur privé, mais j'ai aussi à cœur d'inscrire mon action dans le cadre de l'intérêt général, aussi bien dans le travail de transmission auprès de mes élèves de Sciences-Po que lorsque je conseille l'Etat sur des dossiers industriels sensibles.

Vous avez également choisi de mettre votre expertise au service des instances de la communauté juive. Qui vous a donné le goût du militantisme ?

L'engagement au sein de la communauté est une composante essentielle de mon identité familiale. Mes parents ont toujours été des militants, notamment au sein de la Fédération des Organisations Sionistes de France (FOSF) et de la WIZO : ils étaient toujours disponibles lorsqu'il fallait se mobiliser. J'ai également été marqué par l'exemple de mon oncle Nathan Khaiat qui en arrivant en France est devenu éducateur à l'OSE. Sa générosité et son charisme ont permis à toute une

génération d'enfants abimés et d'adolescents à la dérive d'arriver à l'âge adulte et de se réaliser pleinement. Les différentes étapes de mon engagement ont été naturelles : les EI à Toulouse, l'UEJF à Nancy, puis le bureau national de l'UEJF où j'ai participé à la création de la revue « Tohu-Bohu » et à l'organisation du premier Tour de France de la Mémoire. En 2002, j'ai rejoint le Conseil d'administration de l'OSE, en tant que trésorier, avant d'en devenir le vice-président.

Pourquoi avoir accepté de rejoindre le FSJU en 2014, lors de l'élection d'Ariel Goldman, en parallèle de cet engagement à l'OSE ?

Ariel Goldman est un ami dont je respecte les valeurs et la vision d'un judaïsme citoyen, pluriel et indéfectiblement attaché à Israël. Lorsqu'il a décidé de se porter candidat à la présidence du FSJU, il m'a demandé de m'engager à ses côtés pour la transformation de l'Institution. Ariel avait de solides arguments : la centralité du FSJU dans le paysage des institutions juives françaises et la nécessité de donner une impulsion nouvelle à un FSJU diversifié dans ses actions (social, éducation, jeunesse, culture, vie associative). Enfin, entre l'antisémitisme renaissant et le terrorisme, j'éprouve un sentiment d'urgence face aux graves secousses qui ont traversé le judaïsme français au cours de la dernière décennie. Les dizaines de milliers de départs, en Israël et ailleurs, obligent à repenser l'infrastructure mise en place entre l'après-guerre et l'arrivée des Juifs d'Afrique du Nord et interrogent sur l'avenir. J'ai donc décidé de prendre ma part du fardeau de la responsabilité de ce destin juif en France dans un moment où l'histoire hésite. Je ne le regrette pas car j'ai découvert au FSJU une énergie militante qu'on ne trouve nulle part ailleurs, des professionnels de qualité et des élus engagés et désintéressés.

Vous avez été, dans un premier temps élu, en charge des affaires sociales, au sein du Bureau Exécutif. Quels sont les dossiers sur lesquels vous avez travaillé ?

A mon arrivée au Bureau Exécutif, j'ai constaté que les liens entre le FSJU et les grands opérateurs sociaux de la communauté, s'étaient, au fil du temps, distendus.

Ma première priorité a été de retisser ces liens, dans un dialogue avec les professionnels du FSJU, les opérateurs sociaux et les pouvoirs publics. C'est dans ce cadre, par exemple, que lorsque la Maire de Paris, Anne Hidalgo, a lancé son « Pacte parisien de lutte contre la grande exclusion », j'ai pu réunir dans une équipe tous les grands opérateurs sociaux de la communauté à la Mairie de Paris. La Fondation Casip-Cojasor, l'OSE, l'OPEJ, Maavar, tous se sont rassemblés autour du FSJU pour répondre à ce défi citoyen. Nous sommes plus forts lorsque nous savons montrer notre unité.

Le Bureau Exécutif vous a récemment confié une nouvelle mission autour des questions de culture et d'identité. Quel est cette fois-ci votre rôle ?

Mon rôle est de soutenir les professionnels dans leurs projets et de promouvoir le développement et le renforcement de cette identité composite, plurielle, faite de traditions anciennes et d'hybridations récentes, qui constitue le judaïsme français. C'est un rôle d'impulsion de projets innovants dans les centres communautaires et culturels, et de promotion d'initiatives existantes qui méritent d'être amplifiées comme le site d'éducation juive Akadem. Je suis également dans un rôle de représentation de l'Institution : à Avignon aux côtés des professionnels et bénévoles des centres communautaires et culturels pour leur séminaire annuel en juillet ou à Grenoble pour l'inauguration du Centre culturel juif en septembre dernier.

Lors de ce mandat, vous avez vécu une expérience bouleversante, en accompagnant les familles des victimes de l'attentat d'Hyper Casher en Israël.

Je vais vous raconter ce moment très marquant que je n'ai pas évoqué publiquement jusque-là. Le samedi matin au lendemain du drame, il faisait beau, la rue où

j'habite était calme et tranquille. J'ai regardé ce que disaient les médias sur l'attentat et j'ai constaté que les noms des victimes juives n'apparaissaient pas. Alors que la France se préparait à un grand rassemblement d'hommage aux victimes de cette terrible séquence, les morts de l'Hyper Casher étaient dans une forme d'anonymat. J'ai considéré qu'il était essentiel que la France entière connaisse leurs visages, leurs histoires et se les approprie comme leurs frères, leurs pères ou leurs fils. Ces victimes ne devaient pas appartenir, comme celles de Toulouse, uniquement à la mémoire juive mais rejoindre la conscience collective nationale. C'était shabbat, mais j'ai pu contacter quelques amis journalistes pour lancer l'offensive. J'ai ensuite rejoint la rue Broca où se trouvait la cellule de crise. Dans une course contre la montre, nous sommes allés chercher des bribes de biographies, des témoignages, des photos. Nous avons aussi aidé les familles dans mille petits détails logistiques. De fil en aiguille, un lien de confiance intime s'est établi avec les familles des disparus et, au moment du départ de leurs morts vers Israël, il était naturel de les accompagner jusqu'au bout de ce douloureux voyage. J'ai découvert durant ces journées qu'être un dirigeant communautaire, ce n'est pas seulement mettre de l'enthousiasme ou gérer des projets, c'est aussi être prêt à prendre ses responsabilités lorsque la réalité devient tragique.

Vous appartenez à la nouvelle génération de militants. Comment inciter à s'investir ?

Si j'ai un conseil à donner aux jeunes militants, c'est de s'engager dans des projets qui les enthousiasment. Ne cherchez pas les institutions, les cadres de référence ou la bénédiction des aînés : innovez, bousculez les habitudes, soyez créatif et indépendant. C'est en faisant émerger des projets nouveaux que s'accomplira la mue du judaïsme français. •



Votre partenaire en immobilier d'entreprise

ACHAT, VENTE & GESTION DE BIENS IMMOBILIERS D'ENTREPRISE

Grumbach immobilier | 1, quai Sturm 67000 Strasbourg
Tél. 03 88 39 52 10 | Fax. 03 88 40 26 12 | Portable : 06 84 33 79 83
contact@grumbach-immobilier.com | www.grumbach-immobilier.com



YAD RACHEL, L'AVENIR DE L'ENFANCE

Par Sandra Hanna Elgrabli

Yad Rachel œuvre depuis 1980 pour réduire la fracture sociale et les inégalités en Israël. Elle permet aux enfants les plus vulnérables de la société israélienne, de sortir de l'échec scolaire, grâce à une prise en charge dans des centres thérapeutiques et éducatifs. Rencontre avec la directrice Sara Weill-Mann qui fait le point sur une organisation exemplaire, soutenue par l'AUJF.

Vous intervenez depuis plus de trente ans en Israël dans le domaine de l'enfance, quelle est la mission essentielle de votre organisation ?

Yad Rachel a pour objectif de développer des programmes thérapeutiques et éducatifs destinés à offrir aux enfants en situation à risque, la possibilité de dépasser leur handicap émotif, psychologique, social, familial et scolaire, afin de leur donner le maximum de chances de réussir dans la vie. Nous intervenons auprès des enfants dans le cadre de nos centres (moadonit) et dans les classes de maternelle et de primaire, par le biais du programme Orianout. Yad Rachel gère aujourd'hui 27 centres éducatifs et thérapeutiques à travers le pays, qui accueillent près de 2 000 enfants.

Sur quels éléments s'appuient les centres pour enfants, pour être efficace ?

Parmi les nombreuses organisations qui œuvrent dans le domaine socio-éducatif, Yad Rachel est unique car elle adapte ses programmes d'assistance et de soins indivi-

duels, aux besoins spécifiques de chaque enfant. En outre, nous cherchons et appliquons les méthodes thérapeutiques les plus modernes, permettant d'augmenter les chances de l'enfant d'améliorer ses résultats scolaires et de retrouver un équilibre à l'école, en famille et parmi les autres enfants. Nous proposons dans nos centres, différentes thérapies : par l'art, le théâtre, les animaux, la cuisine, lors de rencontres individuelles ou en groupe, encadrées par des professionnels, tels que des psychologues, thérapeutes, assistantes sociales...

Pouvez-vous également évoquer le programme phare Orianout ?

Le programme Orianout (alphabétisation en amharique), lancé en 2006, permet de lutter contre l'analphabétisme des enfants éthiopiens, en mettant au point une méthode de lecture originale, en partenariat avec une équipe de recherche de l'Université de Haïfa, qui favorise l'acquisition de la lecture. Devant le succès de ce programme, Yad Rachel a étendu très rapidement la méthode aux autres enfants israéliens en difficulté dans les établissements scolaires. Ce sont plus de 300 élèves qui en bénéficient aujourd'hui.

L'AUJF soutient votre organisation. Quels sont les résultats de ce partenariat ?

Ce qui est essentiel, c'est de savoir que grâce à l'aide financière obtenue de la part de l'AUJF et de ses généreux donateurs, et je tiens à les en remercier vivement ici, il est possible d'augmenter le nombre de bénéficiaires, enfants et parents, ainsi que les heures de thérapie et d'aide scolaire. Grâce à ces investissements accrus, nous constatons une amélioration de la situation de l'enfant. Selon un rapport publié en 2015, après une année de traitement, nous avons constaté que 98% des enfants avaient progressé en lecture, et 50% au plan social. Cette année, nous avons décidé de lancer une grande enquête auprès des jeunes, âgés de 17 ans et plus, qui ont été pris en charge, dans le passé, dans les centres de Yad Rachel, afin d'évaluer l'influence de nos programmes thérapeutiques sur leur devenir ! Par ailleurs, nous n'hésitons pas à communiquer nos rapports d'évaluation qui fournissent en temps réel des informations rétroactives sur les objectifs atteints et le succès des programmes thérapeutiques sur les enfants. C'est un point de transparence essentiel.

Quel constat faites-vous concernant l'évolution des besoins des enfants en souffrance ?

On ne peut pas soigner un enfant sans prendre en compte son environnement familial. Nous avons l'intuition dès le départ qu'il fallait travailler de concert avec les parents et notre intuition s'est renforcée avec l'expérience. Nous avons ainsi ouvert plusieurs centres parents-enfants où sont dispensés du conseil parental, des séances thérapeutiques destinées à la famille et des soins individuels pour enfants. Nous nous sommes rendu compte récemment combien le travail en groupe (qui consiste à réunir plusieurs parents sur une même question), était important pour l'évolution de l'enfant et qu'il est aujourd'hui indispensable d'augmenter ces rencontres. Autre constat fondamental : plus tôt l'enfant est pris en charge et plus il a des chances de réussir sur le plan scolaire. La majorité de nos centres accueillent les 6-9 ans. Nous avons ouvert un centre pour la petite enfance pour les 3-6 ans à Jérusalem, il y a 5 ans mais devant l'ampleur des besoins, deux autres centres pour les tout-petits ont vu le jour cette année, dans le sud de Tel Aviv. Nous poursuivons notre mission au service de l'enfance. •



Sara Weill-Mann



QUAND LA CRÈME DU THÉÂTRE ISRAËLIEN S'IMPLIQUE POUR LA JEUNESSE

Par Sandra Hanna Elgrabli

Au sein du Théâtre Etty Hillesum, les meilleurs comédiens de la scène théâtrale israélienne viennent enseigner les métiers du spectacle à des jeunes en difficulté. C'est l'une des clés du succès de ce programme artistique et social, soutenu par l'AUJF.

Depuis deux ans, le Théâtre Etty Hillesum, fondé par Gal Hurvitz et Annie Ohana, offre à des jeunes des quartiers défavorisés de Yaffo, qui vivent tous des situations différentes (grande précarité, abandon parental...) une véritable formation aux métiers de la scène : écriture, jeu, conception de costumes, masques, éclairage et sonorisation. L'an dernier, ils montaient sur scène pour la première fois interpréter « Roméo et Juliette », dans le style Commedia dell'arte. Un succès que l'on doit à de nombreux facteurs dont le professionnalisme des enseignants qui accompagnent l'équipe du Théâtre. Ils sont ainsi plusieurs à avoir répondu à l'appel de Gal, prêts à relever ce défi artistique et humain. Efim est un comédien de renom, réalisateur, professeur de théâtre à l'Université Hébraïque de Jérusalem. Il a également une expérience d'enseignant auprès de jeunes en situation à risque. « Le théâtre repose sur trois concepts-clés : la maîtrise du corps, des émotions et de la communication. Pour être acteur, il faut savoir maîtri-



www.weill.com

WEILL



PARIS

ser ces trois axes, or elles constituent également les choses les plus difficiles à surmonter pour ces jeunes en détresse, explique Efim. Le théâtre est là pour leur enseigner cela. » Et l'acteur de poursuivre : « La volonté est la clé de leur parcours. Il faut travailler dur pour y parvenir, arriver à l'heure, savoir écouter, ne pas parler, étudier des textes... La première année a été difficile, la seconde année, un changement étonnant s'est produit. Les élèves ont appris à se concentrer, à passer d'une situation à une autre. Autant d'outils pour réussir dans le théâtre et pour réussir dans la vie. » Depuis trente ans, Haïm est un artiste accompli. Il est l'élève de Yoram Boker, l'un des mimes les plus éminents d'Israël, héritier de Marcel Marceau. Haïm enseigne l'art du masque dans la Commedia dell'arte à ces jeunes des quartiers défavorisés. « Le théâtre physique met l'accent sur le corps, non sur le langage ; c'est un avantage, explique le comédien, car la plupart des jeunes ne savent pas lire correctement un texte, ni le comprendre, or ils devaient jouer dans la langue de Shakespeare. » Et Haïm de reprendre : « Avant de jouer, je leur expliquais qu'il fallait faire des exercices d'échauffement. Au début, ils ne comprenaient pas ce que je voulais d'eux. Ils étaient en retard, parfois violents, peu concentrés. Au fil des mois, les jeunes ont compris les bienfaits de ces séances. Le théâtre physique leur a appris à canaliser l'énergie du corps, progressivement, ils ont su maîtriser l'art de la pantomime. Je leur ai donné des outils pour jouer au théâtre, dans un cadre défini, cela les aide également à savoir se comporter dans d'autres situations. Ils ont compris qu'ils venaient pour être au plus près de la scène et du théâtre, il n'y a plus eu de retardataires, ni de réfractaires... ».

LE DÉFI DE L'ÉCRITURE

C'est certainement Alma qui a dû relever le défi le plus ardu. Cette virtuose du scénario, très sollicitée par le cinéma et la télévision israélienne a dû amener ces jeunes à écrire ! « L'écriture est exigeante, analyse Alma, elle demande beaucoup de concentration, d'écoute de soi et

d'introspection, tout le contraire de ce que ces jeunes sont capables. » Elle mène un atelier d'écriture vraiment unique : « Habituellement on propose aux jeunes un matériel déjà prêt où des professionnels viennent écrire pour eux. Ici, j'ai demandé à chacun d'écrire seul, ils ont inventé des personnages ; au fil de l'imagination, ils découvraient leur histoire personnelle, leur propre vie. L'écriture est un travail émotionnellement difficile mais ils y sont parvenus, c'est pour cela que cet atelier est merveilleux » conclut le professeur. Parce que la formation au sein du Théâtre Etty Hillesum est fournie par des professionnels connus et reconnus dans leur domaine, les jeunes ont pris confiance en eux, et donné le meilleur d'eux-mêmes. Pris en main par de vrais artistes, ils se sont sentis valorisés et ont eu la force, de rester, de s'accrocher, et d'espérer à leur tour d'être un jour comme eux. •

La troupe apprend tous les métiers du spectacle.



Un legs, c'est d'abord un geste d'amour magnifique pour le peuple juif

Vous souhaitez aider des familles juives en grande difficulté.

Vous désirez contribuer au bien-être de la communauté juive de France et à l'avenir d'Israël.

Vous voulez aussi que soit honorée la mémoire de vos parents et de votre famille...

Nous serons heureux de vous présenter les nombreuses possibilités offertes par l'Appel Unifié Juif de France.



*« J'ai trouvé à l'AUIJ
la famille que je n'ai plus.
Je sais que je peux compter
sur eux pour la réalisation
de mes dernières volontés. »*

**Pour un conseil en
toute confidentialité :**

**Philippe Gold
01 42 17 11 33/36
ph.gold@aujf.org**



Latet compte plus de 2 500 bénévoles permanents.

Par Sandra Hanna Elgrabli

L'association Latet (« donner » en hébreu), organisation israélienne phare soutenue par l'AUIF, a pour principaux objectifs la réduction de la pauvreté et la lutte contre l'insécurité alimentaire pour une société plus juste. Le travail auprès des 60 000 familles bénéficiaires ne se ferait pas sans un formidable réseau de milliers de bénévoles, la clé de voûte de l'organisation. Reportage.

LE BÉNÉVOLAT À LATET

L'ESPRIT DU DON DE SOI

À quelques jours des fêtes de Tichri, les bénévoles de Latet s'affairent avec enthousiasme pour rassembler le maximum de colis alimentaires permettant à des milliers de familles en difficulté de passer dignement le nouvel an juif. Lors de cette opération de grande envergure, des centaines de jeunes Israéliens, vêtus d'un tee-shirt blanc portant le logo Latet, sont venus prêter main forte aux volontaires permanents de l'association, en se postant devant les supermarchés, invitant les clients à réserver sur leurs achats, des produits alimentaires pour les plus démunis. « Grâce à Latet, on voit à quel point les Israéliens ont de l'empathie pour ceux qui sont dans le besoin », explique Omer, 20 ans. Ce grand jeune homme qui sert dans l'armée demande chaque année à ses supérieurs d'être libéré deux semaines, non pas pour se reposer, mais pour participer à l'opération de collecte de denrées de Latet, avant les fêtes de Roch Hachana et de Pessah, histoire de « faire quelque chose de bien de son temps et de sa vie. » Omer n'est pas un simple volontaire, il est responsable de 7 points de collecte, dans le centre d'Israël de Raanana à Herzliya, gérant une trentaine de jeunes bénévoles. « C'est extraordinaire de voir nos jeunes demander sans honte aux clients d'ajouter à leurs achats des produits onéreux comme du lait pour bébé, et les gens,

de réagir avec générosité, s'émeut Omer. Je me souviens qu'un matin nous avons découvert plusieurs caisses remplies à ras bord de marchandises pour un montant de plus de 2 000 shekels et déposées par un client anonyme ! » Omer est en fait intarissable sur sa mission à Latet qui lui donne la possibilité en tant que citoyen de donner à son pays. Responsable du département des volontaires à Latet, Gili n'est pas étonnée de la réaction d'Omer. « Notre mission est de réduire la pauvreté pour une société plus juste, en aidant les populations dans le besoin. Latet entend ainsi mobiliser la société civile dans le cadre d'une responsabilité mutuelle, explique-t-elle, c'est pourquoi le bénévolat à Latet n'est pas un seulement un moyen, mais une fin en soi pour obtenir une société meilleure. » Latet compte 2 500 volontaires permanents, chargés de différentes activités : les deux grandes opérations de collecte annuelle, la distribution de nourriture quotidienne ou hebdomadaire pour les familles démunies et la formation et l'encadrement des jeunes du mouvement Noar Latet, favorisant l'entrepreneuriat social et le leadership. Lors d'actions ponctuelles, ce sont plus de 16 000 bénévoles de tout Israël qui aident à la collecte et au conditionnement des tonnes de denrées dans les centres de logistique. Chez Latet, le bénévolat est une véritable institution : « Nos volontaires sont formidablement encadrés, nous leur offrons une formation de plusieurs heures, et sommes en contact téléphonique avec eux constamment » poursuit Gili. Cette formation permet aux bénévoles d'entretenir un lien avec les gens et ne pas être un simple agent de collecte.

ÊTRE UN ACTEUR DU CHANGEMENT

Le bénévolat est également la cheville ouvrière du programme Ville sans faim, lancé par Latet à Bat Yam, ville

pilote du projet afin de lutter avec le soutien des autorités locales, contre l'insécurité alimentaire qui sévit auprès des populations fragilisées. Chaque mois, plus de 300 habitants de Bat Yam contribuent à cette action, en distribuant bénévolement des colis alimentaires par le biais de la banque alimentaire de Latet mais aussi grâce aux dons d'entreprises locales. C'est l'un des objectifs clés de Ville sans faim : mobiliser la population locale afin que chaque membre devienne un agent de changement dans sa communauté, en renforçant les valeurs de solidarité et de bénévolat. Les volontaires sont chargés tous les 15 jours de distribuer de la nourriture aux plus démunis, ils se rendent seuls, avec leurs enfants ou leur conjoint dans les familles pour leur remettre les colis, cette distribution à domicile permet de tisser des liens privilégiés entre les bénévoles et les personnes dans le besoin, et ce dans le plus grand respect. « Les bénévoles c'est l'essence même de Latet conclut Gilles Darmon, le président fondateur. Notre organisation repose sur le principe de solidarité et d'engagement du citoyen civil, au service d'une cause qui nous concerne tous et à laquelle chacun d'entre nous peut contribuer. C'est réellement grâce aux volontaires mobilisés nuit et jour que l'organisation réussit chaque jour, son pari de servir les plus démunis. » •



Le Comité Beaux-arts et les artistes à la galerie Art'et Miss



BUS BY NIGHT

UNE ODYSSÉE NOCTURNE ARTISTIQUE

Par Véronique Chaouat, photos Yves Sadoun

Mardi 20 septembre, le Comité Beaux-arts de l'AUJF conviait les amoureux de l'art à un nouveau « Bus by night ». Cette visite a rassemblé des privilégiés pour une soirée culturelle en deux étapes : la découverte de trois artistes exposés dans une galerie du quartier de St-Paul et une incursion au cœur de la Fondation Jean et Colette Cherqui. Bienvenue à bord !

Il est 19h ce mardi 20 septembre quand une parcelle d'un trottoir parisien de l'avenue de Wagram est investie en quelques minutes par une cinquantaine d'amateurs d'art. Fidèles de la première heure et nouveaux visages, tous attendent de pied ferme le bus spécialement affrété pour une odyssée nocturne artistique inédite dans Paris. Depuis sa création, le Comité Beaux-arts de l'AUJF n'a de cesse d'organiser des événements originaux, désormais sous l'impulsion de Fabienne Cymerman, sa dynamique présidente depuis un an. Une militante au franc-parler qui sait susciter l'enthousiasme : « Je fais partie de celles qui ont bénéficié d'une certaine chance dans la vie, j'ai toujours trouvé normal d'essayer de « redistribuer » un peu de ce que j'ai reçu. En France, je suis de plus en plus préoccupée par ce que j'appelle la double peine, à savoir la pauvreté et l'antisémitisme qui



touchent des familles vivant dans certains quartiers défavorisés. C'est un combat qui me tient à cœur. Par ailleurs, je suis moi-même une grande amatrice d'art, il était donc naturel pour moi de m'engager au comité en faisant découvrir des œuvres et des artistes » explique la présidente. Œuvres et artistes, c'est donc ce qui attendait les convives de cette soirée, participants et membres actifs du Comité dont Karen Anidjar, Pénina Benaim, Carole Pariente, Hedwige Benhamou, Mélanie Lumbroso, et Hervé Pariente. Le bus a ainsi déposé le groupe d'un soir au cœur du quartier St-Paul, dans la galerie Art'et Miss.

Dans ce lieu cosy et chaleureux, trois artistes étaient venus exposer le fruit de leur travail. Du pop art d'abord avec Valeria Attinelli. Fascinée par l'amour, son thème de prédilection, elle dévoilait ses tableaux très colorés sous plexiglas. Puis, Pierre Ziegler, autodidacte de 44 ans revendiquait de son côté son amour des graffitis et son influence ésotérique avec des tableaux composés de mots et de symboles cachés sous des couleurs flashy. Enfin Lord Anthony Cahn, un enfant du quartier du Marais présentait ses sculptures à base de murs décorés par ses soins, un concept déposé il y a 10 ans. Un moment précieux pour les visiteurs admiratifs qui ont pu interroger les artistes, autour de quelques échanges chaleureux. Deuxième étape : direction Aubervilliers, à la Fondation Jean et Colette Cherqui, dans un entrepôt niché à l'abri des curieux qui abrite une collection de pas moins de 4 000 œuvres ! Mathias Cherqui, petit-fils des propriétaires, a fait découvrir aux happy few les différents espaces regroupant des tableaux à base de Rubik's cubes, des peintures de Vasarely, des œuvres d'art cinétique face à des regards éblouis par la richesse et la variété d'une telle collection. Les visiteurs de cette soirée, après avoir profité de toutes les facettes de l'entrepôt n'ont pas caché leur bonheur dans le bus, en se promettant de prendre rendez-vous pour un prochain événement. D'ailleurs, nombre d'entre eux se sont retrouvés le 9 octobre dernier pour une soirée différente, mais tout aussi passionnante avec la projection en avant-première du dernier film de Radu Mihaileanu « L'histoire de l'amour ». Un succès pour ce comité actif qui en augure bien d'autres avec des projets très variés, comme un voyage à Berlin au mois de juin 2017. •

Visite à la Fondation Jean et Colette Cherqui



PIERRE GONZVA, LA TRANSMISSION AU COEUR

Par Ruth Nabet-Cohen

Le Président de l'AUIF Business Club est un homme aussi engagé que fidèle. Présent aux côtés de l'AUIF depuis 1984, il a comme devise : vivre, agir, aller de l'avant et œuvrer sans relâche pour encourager l'effort de collecte, mais aussi convaincre de nouveaux donateurs. Qui est Pierre Gonzva, d'où vient sa fibre militante ? Portrait.



Né au tout début des années 1960, Pierre Gonzva appartient à la génération qui a hérité de la Shoah. Celle qui, face au traumatisme, a choisi soit de s'inscrire dans un déni de son judaïsme, soit de l'affirmer plus que jamais. Pierre Gonzva, lui, a choisi la vie : « Mes grands-parents sont venus de Pologne et d'Ukraine au début des années 20. Ma famille a donc été très marquée par la guerre », raconte-t-il avec autant de pudeur que d'élégance. Pudeur et élégance, deux termes qui caractérisent très justement cet ancien d'HEC. Spécialiste de la finance, il dirige aujourd'hui l'entreprise familiale de recouvrement de créances avec son frère. « En parallèle, j'enseigne la finance à des étudiants en master », souligne-t-il. Ces jeunes ne sont pas les seuls auxquels il aime enseigner : sa fille et son fils, chacun en école de commerce assistent déjà aux événements de l'AUIF. « Assé avot, siman avanim : les actions des parents sont des signes pour les enfants, cite-t-il. Tikoun Olam, réparer le monde, et Tsedek, faire la justice, sont

des valeurs essentielles du judaïsme. C'est très bien de réussir professionnellement, mais il manque quelque chose si l'on n'a pas une autre ambition... »

C'est en 1984 que Pierre Gonzva a rejoint les rangs de l'AUIF, mais sa fibre militante était tissée de longue date : « Mes parents fréquentaient la synagogue de la rue Copernic, où j'ai fait ma bar mitsva et pris part aux activités jeunesse. L'attentat d'octobre 1980, que j'ai subi personnellement, m'a confirmé ce que je pressentais : l'antisémitisme est une constante dans l'histoire... Et qu'il fallait vivre, agir, aller de l'avant plutôt que de se lamenter. » Pendant ses études à HEC, il participe à la création de l'AJGE, l'Association des Juifs des Grandes Ecoles, avec des amis de Centrale, Polytechnique et l'ESCP. « L'AJGE a été un creuset de responsables communautaires : Daniel Elalouf, le trésorier et président du Bureau Exécutif du FSJU, en est un ancien président. » A la fin de ses études, il passe de l'AJGE au Young Leadership de l'AUIF, comité de collecte des jeunes actifs, qu'il préside au début des années 1990. Militant passionné mais père attentif, il a mis un temps son talent de leader en sommeil, lorsque ses enfants étaient petits. Il y a une dizaine d'années, il s'est à nouveau impliqué cette fois au Comité Informatique. Elu du Conseil National du FSJU, il préside depuis un an l'AUIF Business Club dont l'objectif est de faire venir les jeunes cadres supérieurs de la communauté. « Parce que le premier job d'un président, c'est de préparer sa succession. » Si ça ne tenait qu'à Pierre Gonzva, tous ceux dont la « réussite professionnelle est évidente » participeraient. Pour lui, c'est ce qui donne du sens à la vie. « Ça me met mal à l'aise quand on me félicite pour ce que je fais. C'est ouvert à tous, il n'y a pas de compétition ou de galons à y gagner. C'est ce que je dis à mes amis : prenez votre place », insiste-t-il. Parce que l'on a besoin de toutes les bonnes volontés : « Aux Etats-Unis, la moitié des 10 plus grands philanthropes sont juifs, note-t-il avec pertinence. En Israël, l'engagement associatif est bien plus développé qu'en France. »

UNE LUMIÈRE POUR LES NATIONS

Israël justement, l'un de ses phares. « Nous sommes entre 3 pôles : Am Israël, Torah Israël, Eretz Israël. Entre



Avec sa mère Rachel et son épouse Agnès

le peuple, la loi et le pays, chacun cherche sa place, et on évolue au fil du temps. J'ai pour le moment mon activité professionnelle et ma famille en France, et je suis également très heureux quand je vais en Israël, où j'ai aussi des attaches familiales et des investissements. » Le contexte sécuritaire, l'antisémitisme, les attentats ? Lucide autant que pragmatique, il fait avec. Car rien, pour Pierre Gonzva, n'est une raison suffisante pour justifier le renoncement : « La vocation du peuple juif, c'est d'être 'Or lag'aim', une lumière pour les Nations. » Quelle que soit la menace : « N'ayons pas la naïveté de croire que l'antisémitisme est récent ! C'est une donnée structurante de nos sociétés. J'avais 11 ans lors du massacre des athlètes israéliens à Munich, 15 ans lors du détournement de l'Airbus à Entebbe, 19 ans quand une bombe a explosé devant ma synagogue... J'ai l'impression d'avoir toujours vécu avec l'antisémitisme et le terrorisme. Ce qui importe, ce n'est pas ce que pensent les goyim, c'est ce que font les Juifs, disait Ben Gourion. Notre communauté est vivante, pleine de ressources et d'innovations, solidaire et exemplaire », conclut-il. C'est finalement ce que cet homme, au sourire discret et sincère, laisse comme impression : celle d'un enthousiasme inextinguible, mis au service d'une seule ambition : faire au mieux pour faire le bien, tout simplement. •



JACQUELINE

ATTAL, UNE MILITANTE PIONNIÈRE

Par Paula Haddad

Ancienne présidente de la Coopération Féminine, Jacqueline Attal nous a quittés le 10 août 2016 à l'âge de 85 ans. Son fils Jean-Michel Attal, sa fille Joëlle Singer et Evelyne Berdugo, présidente de la Coop' rendent hommage à celle qui fut une des pionnières du militantisme communautaire au féminin.

Il est de ces femmes qui par leur force de conviction entraînent dans leur sillage une génération de militantes. Jacqueline Attal fut de celles-là quand elle prit la présidence de la Coopération Féminine en 1980, la première à occuper officiellement ce poste, et ce pendant huit ans. Evelyne Berdugo se souvient de son amie. « C'est grâce à elle que je suis entrée à l'Action Féminine de collecte de la Coopération. Elle fait partie de celles qui m'ont donné envie de militer. Elle soutenait les femmes à entrer davantage dans les instances communautaires. » Née le 25 mai 1931 à Alger, Jacqueline Attal a connu comme de nombreuses familles, le déchirement de l'exil. Une fois à Paris, elle est institutrice, puis, forte de ses études de droit, aide son mari Pierre Attal lors de la création par ce dernier d'un office notarial en 1965. L'action communautaire, c'est

d'abord lui qui l'incarne à Alger, en étant président de l'Union des Etudiants Juifs de France, puis, à Paris où il prend des responsabilités à l'ORT, au Centre Communautaire et au FSJU. Jacqueline Attal prend le relais de l'engagement, dans les années 70. Et cette femme en avance sur son temps, n'avait pas le « goût des choses faciles » souligne son fils Jean-Michel Attal. Très vite, elle aide ses coreligionnaires d'Algérie dans un dispensaire où elle assume l'accompagnement psychologique. Puis, elle fut la première femme élue au Bureau Exécutif du FSJU, et mena une action très innovante avec la création du CADJ, le Centre d'Aide pour les Détenus Israélites, alors qu'elle est présidente de la Coopération. Sous sa houlette, des femmes bénévoles, formées par l'Etat, s'engagent pour être visiteuses de prison, une mission qui lui tenait à cœur. Tout au long de sa vie, elle a également soutenu l'État d'Israël au cours de nombreuses missions. Très proche des siens, Jacqueline Attal laisse derrière elle ses enfants Jean-Michel et Joëlle, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants. Le mot de la fin revient à ses enfants : « La plus grande réussite de sa vie est d'avoir fait preuve d'une grande bonté envers sa famille et d'humanité à l'égard des personnes qui en avaient besoin. Elle l'a fait avec simplicité et sagesse, percevant que c'était essentiel. » •

**Vous êtes chef d'entreprise et souhaitez réduire
votre contribution à l'AGEFIPH ?**

Faites confiance à l'ESAT de la Coopération Féminine



Les entreprises de plus de 20 salariés, doivent déclarer chaque année les actions engagées en faveur de l'emploi des personnes handicapées, recrutement de salariés, sous-traitance auprès d'établissements protégés et adaptés, accueil de demandeurs d'emploi handicapés en formation...

- **En cas de non respect du quota de 6% de travailleurs handicapés, elles versent une contribution à l'AGEFIPH* dont le montant varie en fonction de leur taille et du résultat de leurs actions.**

Choisir la sous-traitance n'est pas une substitution à l'embauche de personnes handicapées mais elle permet de réduire de moitié votre contribution à l'AGEFIPH au cas où votre entreprise n'emploie aucune personne handicapée.

- **En collaborant avec notre ESAT**, vous bénéficierez de cette réduction.**

Cet ESAT offre un panel de prestations variées (conditionnement, imprimerie, espace vert, gestion des documents, détachement en entreprise...) aussi compétitives en termes de qualité et de coût que celles des entreprises classiques.

- **Venez visiter nos locaux et rencontrer nos équipes !**

*AGEFIPH : Association de gestion du fonds pour l'insertion des personnes handicapées

**ESAT : Etablissement et service d'aide par le travail

Renseignements, devis : 01 44 52 13 31

E-mail : coop.cat@wanadoo.fr



LE MOT DE

BERNARD

KORN-BRZOZA

Un nouveau trimestre s'ouvre, il suit nos fêtes de Tichri, ce fameux mois redoutable, tant craint par les fidèles à nos racines culturelles, par les intuitifs raisonnés ceux qui pensent que le destin ne dépend pas de D. mais de l'homme lui-même et des promeneurs de Kippour qui vont et viennent d'une synagogue à l'autre. Cette période de l'année est à considérer comme une remise en question de sa propre existence et les institutions communautaires face aux carences sociétales, œuvrent pour lutter contre la précarité. Une réflexion sur le rappel de notre identité face aux pouvoirs publics, s'impose sans surenchère, seulement dans sa logique citoyenne. Notre représentation est parfois discutable au sein de la société française. Avons-nous encore un pouvoir de dialogue avec l'exécutif politique ? Une frange partielle se permet de diffuser des messages haineux sans que des mesures d'exception ne soient prises à

l'encontre des auteurs et des accusations insensées sont faites à Israël pour « attitude sécuritaire inappropriée face à la violence palestinienne », ce qui contribuerait dit-on au désordre mondial.

Il est vrai que la politique française est fragilisée à plusieurs titres. Nous sommes face à une élection présidentielle sans vrai leader, à une sorte de désarroi du peuple qui se sent dépossédé de sa culture, de son mode de vie, de son territoire, à l'impuissance de l'Etat face à ces vagues terroristes sanglantes - une angoisse nationale et la négociation autour des quotas de réfugiés est vue comme une menace à venir. Nul ne trouve de solution pérenne, la recherche semble vaine autour d'un consensus républicain et d'une réelle conciliation sécuritaire. De plus, le pouvoir, en cette période électorale assure sa survie avec des franges de la société qui ne sont pas en osmose avec les valeurs de la République d'où le décalage avec les sensibilités nationales. Une élection est mathématique, c'est donnant-donnant, elle joue le nombre en contrepartie d'avantages non négligeables faits au détriment de notre « bien-vivre ensemble ». Par cette équation dangereuse et voulue et ce risque calculé, nous sombrons dans une dépendance victimaire irréversible qui déstabilise l'ensemble de l'espace public. Les dés sont pipés, la présidence vaut bien une alliance

occultant la polémique à venir, problématique ou pas, elle scelle son destin avec une partie de cette « France dérangeante » dont on n'ose dire le nom trop fort faute d'avoir une grande partie de la « bien pensance » sur le dos, celle qui, béate, dicte l'opinion, le bien et le mal avec ses différences sémantiques pour ne pas « stigmatiser » une communauté et ses dérives souvent volontaires. Il y a d'ailleurs bien longtemps que je parle de la « bien pensance » des néo pseudos intellectuels, la liste s'est depuis allongée, de ces maîtres à penser sur lequel notre communauté n'a aucun pouvoir si ce n'est de subir leurs critiques et leurs suffisances moralisatrices.

Par ailleurs, on ne peut rester indifférent à ces travestissements historiques, à ces perversions assassines, ces contre-vérités insultantes qui fracturent notre espace de vie et nous obligent à vivre sous protection policière. Il est temps que ceux qui se refusent à croire et à voir cette haine qui n'est point virtuelle soient connus et rappelés à l'ordre. Bien de nos politiques adaptent leur discours selon les publics auxquels ils font face et parfois s'excusent pour les écarts sémantiques. Israël et le judaïsme peuvent-ils encore coexister dans une France qui s'atemoie sur des assassins et les honore tel des lauréats du prix Nobel de la Paix, Mahmoud Abbas le fut en son temps et par quel aveuglement ? Et que dire de la charte de l'OLP qui nie l'existence d'Israël ? Un scoop, le Hamas rédige une nouvelle charte probablement plus hostile que la précédente, signe des temps, l'apaisement n'est pas pour demain. Le pire est à venir !

Notre communauté sans généraliser aime se confondre dans les stratégies de couloirs et les consensus avec les

dirigeants, en témoigne un discours de Martin Schulz, président du Parlement européen où il dit : « L'Europe sans les Juifs ne serait plus l'Europe. » Il reprend mot pour mot les propos de Manuel Valls. Ce que j'essaie de développer ici, est ce qui inquiète le Parlement européen parlant de la « la crise qui touche les Juifs en Europe et qui mérite que les institutions européennes y accordent autant d'attention qu'à la crise économique ou au changement climatique. » Il est surprenant que l'Union Européenne au regard de ces critiques constantes envers Israël essaie de manifester une sympathie si attachante aux Juifs qu'elle en paraîtrait douteuse si elle ne venait pas de l'unique président européen, mais chaque compliment trop diligenté cache probablement une vérité politique et dimensionnelle pour que l'on ne puisse croire que l'UE soit antisémite. Un geste pour la nouvelle année, un « chana tova » assez convaincant. Le rabbin Menachem Margolin, directeur général de l'European Jewish Association s'est exprimé récemment lors d'une conférence au Parlement Européen à Bruxelles « pour débattre des perspectives d'avenir des communautés juives en Europe où l'antisémitisme croît et où le nombre de Juifs diminue. »

J'ai pensé à cette idée, celle de notre devenir, depuis quelque temps, les prises de position de l'Etat, ces prêches d'un équilibrisme douteux, cette dichotomie étatique dont les plus vindicatifs obligent le pouvoir à souscrire à leur volonté est d'autant plus dangereuse qu'elle ne s'engage sur aucune négociation consensuelle et de réciprocité et l'Etat cède. Cette menace nous concerne. J'ai constaté que je n'étais pas le seul à ressentir cette inquiétude, suis-je rassuré ? Oui et non, mais peut-on définir une stratégie ? Faut-il combattre de toute urgence « ces idéologues infatués » face à une passivité politique en attendant un possible sursaut populaire de citoyens désabusés ? Je suis ravi par l'interpellation au Parlement Européen du rabbin Menachem Margolin : ouvrir le débat sur un judaïsme mal compris augure peut-être une prise de conscience sur une situation qui encore au 21e siècle colporte des clichés d'un autre temps sachant que l'antisémitisme est un mal inextinguible. Cette malveillance date de la nuit des temps. Nous existons, la Communauté se doit d'avoir des exigences souveraines sans avoir à rougir de ses demandes. •

DOMINIQUE FARRUGIA ET YVAN ATTAL

PARRAINS 2016



Par Paula Haddad, photos Ludo Boulnois

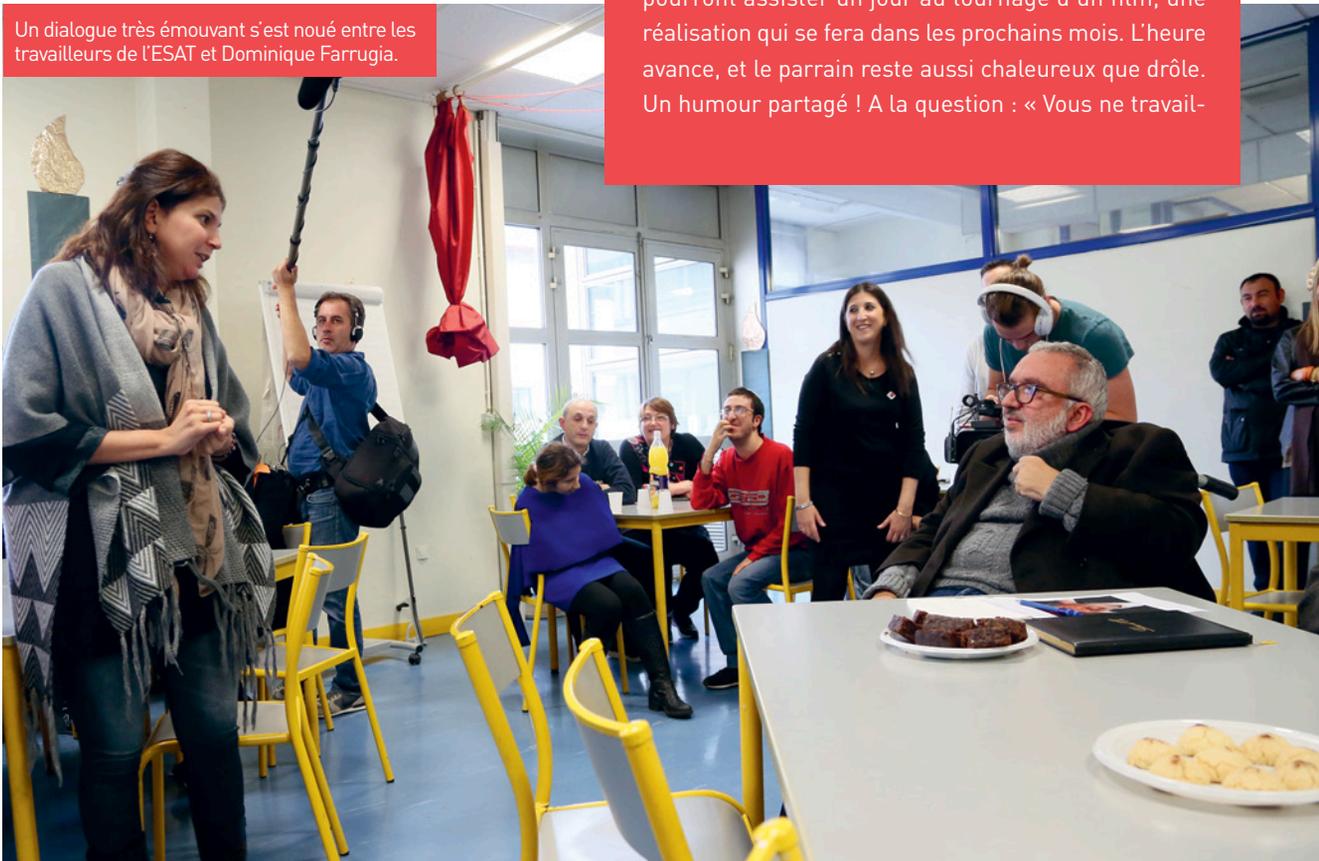
Ils ont en commun d'être acteur, réalisateur, producteur, et cette envie quasi nécessaire de s'engager pour ceux qui en ont besoin. C'est donc sans hésiter que Dominique Farrugia et Yvan Attal ont accepté d'être durant un mois, et plus encore, les Parrains de la Tsédaka 2016. Le premier, figure historique des Nuls a croisé sur sa route les travailleurs handicapés de l'ESAT de la Coopération Féminine, le temps d'un échange en toute simplicité. Le réalisateur de « Ils sont partout » se confie quant à lui, sur sa vision de la Tsédaka, moins « un acte de charité qu'un acte de justice ». Rencontre.

Ce jeudi pluvieux d'octobre, jour des vacances de la Toussaint, la petite rue Georges Auric dans le 19^e arrondissement est encore plus calme que d'habitude. Mais au n°13 qui abrite l'ESAT de la Coopération Féminine, l'ambiance est fébrile, car on attend dans une certaine effervescence la venue de Dominique Farrugia. Bloqué dans les embouteillages, le réalisateur et producteur a pris du retard, de quoi laisser encore un peu de temps à l'équipe de l'ESAT pour se mettre en place, elle qui a préparé en guise de bienvenue, un sketch des Nuls, la bande mythique qui a révélé Farrugia. Créé en 1993, cet Etablissement et Services d'Aide par le Travail (ESAT), accueille 67 handicapés et malades mentaux légers, hommes et femmes, de différents âges, réalisant des travaux d'imprimerie, de conditionnement, de routage, d'affranchissement... Soutenue par la collecte de la Tsédaka, comme 90 autres associations sociales,

l'ESAT de la Coop' a presque pris l'habitude de recevoir des Parrains, Pascal Elbé ou Stéphane Bern pour ne citer qu'eux, mais ce jour-là, surgit ce petit moment de magie inattendue. L'émotion s'invite dès les premières minutes d'un dialogue à bâtons rompus, où Dominique Farrugia, installé dans son fauteuil roulant explique avec beaucoup de simplicité sa maladie. Atteint de sclérose en plaques depuis l'âge de 28 ans, il en a 54 aujourd'hui, l'acteur a dû renoncer à jouer, mais il continue à réaliser et produire des films, surtout des comédies, pour « faire quelque chose et être dans la vie » souligne-t-il. Et l'artiste au large sourire d'ajouter d'être heureux de voir des personnes en situation de handicap rejoindre le monde du travail, car 85% des personnes atteintes de sclérose en plaques sont au chômage. Justement, la rencontre se poursuit dans l'un des ateliers de l'ESAT, réaménagé en salle de goûter. Dominique Farrugia, préparé mais très ému, dit sans fard avoir « l'impression d'être avec des gens qu'il connaît. » Entourée de René Toutou, l'ex patron de l'ESAT et de Laetitia Friedmann, la nouvelle direc-

trice, l'équipe de travailleurs se mue en apprentis journalistes. Si tous n'ont pas en tête la carrière de l'artiste, une des travailleuses s'excusant avec timidité de n'avoir jamais eu la télé, ils s'intéressent à son parcours de saltimbanque, lui qui a marqué plusieurs générations grâce à l'aventure des Nuls sur Canal +. Avec la même gentillesse, l'acteur répond sur son histoire, se souvient du bar-resto que tenaient ses parents originaires d'Algérie, rue Notre-Dame de Lorette et rend hommage à son ami Bruno Carrette, ex-Nul, parti à seulement 33 ans. Les confidences se poursuivent sans filtre, avec une grande écoute de part et d'autre. L'une des travailleuses évoque avec pudeur, ce moment de bascule, où touchée par une lourde dépression, elle a dû renoncer à ses rêves, elle qui avait une licence de russe mais ne cache pas son bonheur de retrousser ses manches tous les matins pour aller travailler dans d'autres sphères. En effet, certains travailleurs de l'ESAT peuvent être détachés pour réaliser des travaux dans des entreprises, et ce n'est pas peu fier que l'un d'entre eux balance à Dominique Farrugia, alors qu'il attend son autographe, qu'il est en ce moment affairé aux jardins de Matignon. Un autre exprime simplement son plaisir de travailler à l'ESAT depuis 17 ans. Certains demandent à l'acteur s'ils pourront assister un jour au tournage d'un film, une réalisation qui se fera dans les prochains mois. L'heure avance, et le parrain reste aussi chaleureux que drôle. Un humour partagé ! A la question : « Vous ne travail-

Un dialogue très émouvant s'est noué entre les travailleurs de l'ESAT et Dominique Farrugia.



« On est en grève ! ». Puis, c'est au tour de René Touitou de demander ce qui nous réunit ici : pourquoi la Tsédaka ? La réponse semble presque superflue, tant l'évidence s'impose depuis une heure sous les caméras. Dominique Farrugia évoque le besoin de « rendre un peu ce qu'il a reçu », lui qui estime avoir eu beaucoup de chance dans la vie malgré la maladie. Il parle « d'une manière d'être en paix avec lui-même ». Souvent sollicité, il n'était jusque-là pas sûr de « bien faire », mais il est heureux d'être prêt à aider, probablement grâce à une nouvelle approche de ses origines. En effet son judaïsme, il y est venu tard, confiant avoir suivi un enseignement au Talmud-Torah il y a quelques années. Dominique Farrugia le répète, il a tout son temps pour la Tsédaka, mais c'est aux travailleurs de l'ESAT de regagner leur domicile en cette fin de journée bien remplie. Toutefois personne ne repartira sans sa photo, ni sa dédicace, et le Parrain assailli par les demandes, continue à s'exécuter avec plaisir. Tout le monde a oublié depuis longtemps la présence des caméras, mais ce joli moment de partage a bel et bien été immortalisé. Le film est à découvrir sur le site Internet de l'Appel national pour la tsédaka : www.tsedaka.fsju.org.

LA SOLIDARITÉ, CETTE VALEUR UNIVERSELLE

Artiste engagé. L'expression semble parfois galvaudée de nos jours, certains réfutent le terme, d'autres y voient plutôt une manière d'être, sans agiter un étendard. Yvan Attal fait probablement partie de ceux-là. On connaît son franc-parler pour évoquer en toute liberté ses origines, lui qui est né à Tel Aviv et son courage, pour parler sans concession d'antisémitisme, dans une émission de télé à grande écoute comme dans son film « Ils sont partout », un projet difficile à monter. De son engagement pour la campagne de la Tsédaka, lui qui n'a jamais mis sa notoriété au service d'un projet associatif juif ou non juif, l'acteur parle d'évidence : « Je ne peux faire autrement que

Yvan Attal, lors du tournage du film de la campagne 2016





m'engager, et plus encore pour la communauté juive. Plus jeune j'étais investi ici et là, mais arrivé à un certain stade de la vie, on réalise ce qui vous touche, ce qui vous anime et ce qu'on veut laisser à ses enfants. On fait les choses quand elles vous sont nécessaires. » Et de poursuivre avec ce qu'il appelle une obsession comme pour le personnage de son film : « On a basculé dans un nouveau monde depuis Toulouse, puis il y a eu Charlie Hebdo et Hyper Casher. Cette situation a commencé à me rendre dingue, comme me rendait dingue mon entourage, de par son ignorance et son antisémitisme latent. On m'a titillé en tant que juif, alors c'est vrai que c'est devenu une espèce d'obsession de ne penser qu'aux Juifs et je suis heureux de pouvoir m'engager auprès de la communauté de cette façon-là. La Tsédaka arrive à ce moment où j'ai envie de davantage m'impliquer. »

Comme ses prédécesseurs, le Parrain a rencontré sur le terrain, des responsables du tissu associatif juif. Conscient du niveau de précarité grandissant qui touche la communauté, il souligne notamment le travail des bénévoles, qui œuvrent dans l'ombre et donne du temps aux plus démunis. Un réseau associatif qui n'est pas replié sur lui-même, une valeur essentielle à ses yeux : « C'est très important pour moi car je n'ai jamais dissocié mon judaïsme de ma nationalité française, et c'est tout aussi important que les Juifs soient solidaires de tous

dans notre pays. L'ADN de la Tsédaka reste profondément juif, mais je n'en peux plus d'entendre que « les Juifs s'entraident », ils aident le monde entier ! Quand on sait l'apport du peuple juif à l'Humanité, on ne peut pas reprocher aux Juifs d'être un peuple fermé. Et je pense que la Tsédaka doit être à l'image de ça et être connue bien au-delà des frontières de la communauté. » Un message d'ouverture que l'on retrouvait lundi 14 novembre à Issy-les-Moulineaux, lors de la grande soirée de lancement de la campagne 2016, en partenariat avec le B'nai B'rith. Cet événement à portée œcuménique sur le thème de « la solidarité, une valeur universelle » a réuni Odon Vallet, historien des religions, Marek Halter, écrivain, Ghaleb Bencheikh, physicien et Katia Robel, Secrétaire générale de l'Union Bouddhiste de France.

Le Parrain le sait, chaque année, la collecte est un challenge renouvelé, et il parle sans pudeur de la contribution que chacun peut apporter à la campagne : « La générosité n'est pas une chose que l'on obtient de force et ceux qui hésitent à donner, peut-être parce qu'ils n'ont pas forcément les moyens, pensent parfois que la modique somme qu'ils pourraient donner n'est pas utile à l'édifice. Or chaque centime compte. » Et c'est à deux que les Parrains vont mener à bien cette entreprise, notamment le jour du Radiothon, et lors du Dîner du 27 novembre. La complicité qui lie Yvan Attal à Dominique Farrugia, date de leur collaboration sur le film « Delphine 1-Yvan 0 ». Ensemble, ces deux hommes, metteurs en scène et réalisateurs préparent un spectacle différent, plus encore, car ni l'un ni l'autre n'ont assisté à ce jour à un des shows de la Tsédaka ! Du sang neuf toujours puisque cette année, c'est le Palais des Sports de Paris qui accueillera le spectacle de la Solidarité, et non pas le Palais des Congrès. Rendez-vous lundi 12 décembre pour une soirée sous le signe de l'humour et de la générosité. •



Avec Yvan Attal lors d'une visite d'association

Par Paula Haddad

En 2015, Gérard Garçon prenait avec enthousiasme et conviction, la présidence de l'Appel national pour la tsédaka. Un challenge réussi accompagné d'une collecte record. Ce militant actif, médecin de formation, endosse à nouveau son rôle avec détermination, en phase avec le slogan de campagne 2016 : « Rien n'arrêtera notre solidarité ».

GÉRARD GARÇON

« NOTRE DÉNOMINATEUR COMMUN RESTE LA LUTTE CONTRE LA PRÉCARITÉ »

Quel sens donnez-vous à l'accroche de campagne 2016 ?

Un climat de peur et d'insécurité s'est installé dans notre pays dès les premiers jours de l'année 2015, rendant moins audible le message d'entraide porté par l'Appel national pour la tsédaka. Il est donc essentiel que nous soyons plus forts que la barbarie djihadiste, que la solidarité triomphe et que les plus défavorisés ne subissent pas la double peine de la précarité et de l'oubli. C'est là que le message « Rien n'arrêtera notre solidarité » trouve tout son sens. Cette cause représente l'essence même du judaïsme.

En 2015, la campagne a atteint la somme record de près de 3 millions d'euros. Aujourd'hui, la collecte permet de soutenir 170 programmes sociaux. Quels sont les challenges de cette édition ?

Quelqu'un a dit avant moi qu'il y aurait malheureusement toujours des pauvres. Les défis sont à relever tous les ans, il reste beaucoup de personnes à soutenir. Par ailleurs, une réalité nouvelle est apparue : le départ de nombreux Juifs en Israël et dans d'autres pays occidentaux. Ces expatriés font partie des catégories sociales favorisées ce qui a entraîné une paupérisation de la communauté. Il faut donc redoubler d'efforts pour ne pas avoir à choisir d'aider certains plutôt que d'autres, parce que l'argent à redistribuer manque. Notre objectif de collecte pour 2016 est de 3,5 millions d'euros pour répondre aux besoins les plus pressants.

Est-ce que les acteurs de terrain vous ont donné au cours de l'année passée des pistes pour mener cette campagne ?

Le dénominateur commun des combats que nous menons au sein de l'Appel national pour la tsédaka reste la lutte contre la précarité. Il faut financer en plus des aides de l'Etat, les centres pour handicapés; l'accompagnement des personnes âgées isolées et dépendantes; il faut apporter des aides matérielles aux enfants malheureux par des bourses cantine, des bourses vacances et des fournitures scolaires. La demande constante des travailleurs sociaux et des bénévoles, qui sont admirables, est d'avoir plus de moyens. Il faut donc toujours plus de générosité parmi les donateurs. Il vaut toujours mieux être du côté de celui qui donne.

L'aide alimentaire est devenue essentielle. Vous évoquez cette jeune mère de 4 enfants, sans mari qui se rend toutes les semaines à l'épicerie sociale de Marseille...

Oui, c'est un véritable déchirement de voir ça. Au 21^e siècle, dans une grande démocratie, il n'est pas concevable que certains manquent de nourriture. C'est le

combat le plus urgent, c'est le défi que je me donne : vaincre la faim pour ces milliers de personnes. Multiplier les aides alimentaires et leur permettre de se réinsérer; ouvrir plus de restaurants sociaux, d'épiceries sociales, améliorer le circuit de distribution et trouver de nouveaux partenaires. Nous sommes en période électorale et je ne veux pas faire de promesses que je ne pourrai pas tenir; mais ce dont je suis certain, c'est que l'équipe de la Tsédaka, bénévole et professionnelle a changé, et va encore changer au cours des prochaines années la réalité sociale de la communauté juive. Nombreux sont ceux qui, parmi les bénéficiaires, sont sortis du cycle infernal de l'exclusion et de la misère.

Vous avez également mis en place des innovations comme les visites régulières d'associations soutenues par la Tsédaka...

En 2015, j'étais dans une certaine méconnaissance de la réalité sociale de la communauté juive en France. Depuis 18 mois, j'ai découvert des femmes et des hommes dévoués, dont le seul objectif est d'améliorer le sort des plus démunis. J'ai visité des épiceries sociales, des ateliers pour handicapés, des maisons d'enfants et j'ai rencontré des bénéficiaires. J'ai compris pourquoi la campagne de l'Appel national pour la tsédaka est la mère des campagnes. Fort de ces expériences, j'ai voulu que les nouveaux bénévoles comprennent aussi en quoi ce combat est prioritaire. Ils m'ont accompagné dans ces visites et ont organisé à leur tour des actions de collecte.

Vous soulignez le rôle crucial des bénévoles et notamment d'une génération de jeunes militants. Comment donner à chacun l'envie d'aller plus loin que le don ?

Une de mes grandes satisfactions est la mobilisation « des filles de l'Arc » en référence à la soirée désormais annuelle dans la célèbre boîte de nuit parisienne du même nom. Ce groupe de jeunes femmes, ces « tsédakettes », emmené par Vanessa Benayoun est l'illustration que le combat contre la précarité est transgénérationnel. Il suffit d'expliquer et de montrer la réalité des bénéficiaires pour que les énergies se révèlent et que les levées de fonds se produisent. Je les remercie du fond du cœur, car elles sont un modèle pour les nouveaux bénévoles. •



LE MOT DU GRAND RABBIN DE FRANCE

Depuis 24 ans, le Consistoire et ses communautés sont partenaires de l'Appel national pour la tsédaka. Haim Korsia, le Grand Rabbin de France nous livre sa réflexion.

Cette année encore, l'Appel national pour la tsédaka a besoin de la solidarité de chacun d'entre nous afin d'accompagner les associations qui soulagent et réconfortent tous les jours les personnes fragiles et dans la détresse.

« Il faut donner à ton frère nécessiteux (...) ; pour prix de cette conduite, l'Éternel, ton Dieu, te bénira dans ton labeur et dans toutes les entreprises de ta main » (Dt. XV ; 10), nous enseigne la Bible. Tendez la main, offrez un sourire, bénéficiez de la possibilité d'améliorer un tant soit peu le quotidien souvent difficile de nos frères et sœurs dans la souffrance.

Donner à la Tsédaka, c'est réaliser une mitsva sans commune mesure ; c'est prendre sa part pleine et entière à la vie de la société, en s'engageant moralement et financièrement pour un monde plus juste, en corrigeant les inégalités. Par le don, on rend l'Éternel présent au monde, car on participe en Son Nom, à compléter Sa Création.

Cette collecte fait appel à vos qualités exceptionnelles d'entraide, d'empathie et de fraternité, autant de valeurs si profondément ancrées dans le judaïsme. Elle permet de faire vivre diverses organisations qui viennent en aide aux personnes confrontées à la précarité et à l'exclusion sociale, qui doivent pouvoir bénéficier de votre soutien, sans en avoir même à exprimer le besoin. Là est la véritable Tsédaka, celle qui se fait sans que les premiers bénéficiaires n'aient à se sentir coupables de la solliciter.

Votre aide est essentielle à la continuité des actions portées tout au long de l'année par les associations au cœur de la communauté juive et au service de la société dans son ensemble. Le judaïsme français et l'ensemble de ses synagogues s'associent pleinement à la campagne nationale de la Tsédaka.

La justice sociale et l'unité doivent être au cœur de nos actions ; elles doivent guider nos pas pour faire de nous des hommes meilleurs, toujours soucieux de leur prochain.

Faisons vivre la fraternité, soyons généreux, « rien n'arrêtera notre solidarité » ! •

FSJU

Une campagne du
Fonds Social Juif Unifié



**Appel national
pour la tsédaka**

RIEN N'ARRÊTERA, NOTRE SOLIDARITÉ

Depuis 24 ans l'Appel national pour la tsédaka
lutte contre l'exclusion et la précarité

DONNEZ SUR [TSEDAKA.FSJU.ORG](https://tsebaka.fsju.org)

DOMINIQUE VERSINI, LA VOIE DU SOCIAL



Par Paula Haddad

Elle a fait de l'action sociale son combat, à travers différentes missions humanitaires et politiques. Co-créatrice du SAMU social de Paris avec Xavier Emmanuelli, Dominique Versini a été secrétaire d'État de 2002 à 2004, chargée de la lutte contre la précarité et l'exclusion. Depuis 2014, elle est adjointe à la Maire de Paris chargée de la solidarité, des familles, de la petite enfance, de la protection de l'enfance, de la lutte contre les exclusions et des personnes âgées. Elle présente sa vision du social, particulièrement à Paris et de la campagne de la Tsédaka qu'elle connaît bien.

Vous travaillez depuis plus de 20 ans au service de l'Action sociale en France. Quelle cartographie pouvez-vous dresser des besoins actuels ?

Ces 20 dernières années, le champ du social a été marqué par de nombreuses crises à l'occasion desquelles une précarité toujours plus forte s'est fait jour. Quand nous avons créé le SAMU social en 1993 avec le Docteur Xavier Emmanuelli, nous étions confrontés à un profil de SDF très désocialisés que l'on appelait les « grands clochards », puis petit à petit on a vu arriver à la rue des publics très différents : des jeunes, des femmes avec enfants... Evidemment la crise économique a joué un rôle de paupérisation, et l'évolution de la société se traduit par l'augmentation considérable des familles monoparentales. C'est la grande évolution. A Paris, 20% des enfants sont en situation de précarité, c'est le chiffre national, 1 enfant sur 5 vit dans une famille où le revenu est inférieur au seuil minimum de pauvreté. Et dans les quartiers prioritaires des 18^e, 19^e et 20^e arrondissements de Paris, plus de 30% des enfants sont touchés. Beaucoup vivent avec des mères seules qui ont très peu de qualifications et des emplois précaires.

Vous parliez déjà en 2004 d'une crise « du lien social »...

Oui, et cette crise du lien social se traduit plus encore par l'isolement et la solitude des publics en difficulté. En ce moment, nous travaillons sur la construction du nouveau schéma parisien pour les personnes âgées, sur les cinq

années à venir. Et on constate que le principal problème pour les seniors, à la retraite, à Paris, c'est la lutte contre l'isolement. Mais cette perte du lien social est aussi prégnante chez les femmes seules avec enfants qui n'ont pas d'environnement familial dans leur proximité. A Paris, nous octroyons des subventions à des associations, parmi elles des associations adhérentes au FSJU qui nous en font la demande, qui travaillent à la restauration et au maintien des liens de proximité. Le montant global investi à Paris pour le social est de 2,3 milliards d'euros, ce qui est énorme.

Pour autant, les besoins augmentent toujours et ce malgré la succession des politiques sociales contre l'exclusion. Comment lutter efficacement ?

Je crois que c'est une question de volonté politique. La Maire de Paris Anne Hidalgo a choisi de faire de la grande exclusion, la grande cause de sa mandature. C'est un pari ambitieux car il y aura toujours des personnes à la rue du fait de la crise économique, mais d'autres seront sorties grâce à un accès au logement du fait de notre engagement de créer 60 000 logements sociaux et à l'éducation. Nous avons également renforcé notre politique pour les très grands exclus, dans le cadre d'une prise en charge globale : on les met à l'abri, on leur donne un accès immédiat à la santé, aux droits, et à l'emploi dans des chantiers d'insertion professionnelle adaptés à ces publics plus fragiles.

La prévention des situations à risque reste essentielle...

Le Pacte parisien de lutte contre la grande exclusion conçu avec l'Etat, les associations et les entreprises est notamment un outil de prévention. Nous avons mis en place des actions de prise en charge des gens menacés d'expulsion locative. Il s'agit d'intervenir au plus tôt, car s'il y a expulsion, il y a surendettement. La prévention c'est entre autres informer les personnes sur leurs droits, grâce à l'intervention d'équipes mobiles, car lorsque des familles

traversent ces épreuves, elles se replient sur elles-mêmes. Quand on les voit, il est quasiment trop tard.

Solidarité, familles, petite enfance, lutte contre l'exclusion. Les termes liés à votre action résonnent avec les combats de la Tsédaka. Vous avez été vous-même l'invitée d'un brunch à Lyon au profit de la campagne. Quel regard portez-vous sur cette initiative ?

Je trouve indispensable ce temps de mobilisation à la solidarité malgré l'action des pouvoirs publics et ce à travers un réseau de bénévoles, retraités et plus jeunes. C'est aussi un temps de réflexion qui peut susciter une prise de conscience auprès des donateurs pour rappeler qu'avec l'évolution de la société, plus personne n'est à l'abri de la précarité. Dans la communauté nationale, comme dans la communauté juive.

« Rien n'arrêtera notre solidarité ». C'est le slogan de la Tsédaka 2016. Avez-vous le sentiment que dans le monde actuel, la solidarité laisse plus de place au repli sur soi ?

Malgré les attentats qui ont durement frappé Paris, et le traumatisme lié, l'esprit de solidarité n'a pas faibli. C'est ce qu'on appelle la résilience. On le voit à travers la question des réfugiés. L'appel au bénévolat lancé par Emmaüs Solidarité qui va gérer un lieu d'accueil humanitaire pour les réfugiés a reçu un soutien considérable des Parisiens ! J'ai vu des familles, pas forcément engagées dans des associations, qui vivent dans des quartiers populaires faire preuve d'une grande générosité, en accueillant chez eux des femmes réfugiées avec enfants ou tout simplement en descendant dans la rue, servir un petit-déjeuner, une soupe...

Et l'esprit de solidarité peut surgir à tout moment...

Oui, j'ai en tête une scène qui m'a beaucoup marqué, en présence du rabbin Michel Serfaty. A Forges-les-Bains, dans l'Essonne, l'idée d'un centre pour migrants a été mal accueillie et un incendie volontaire a été déclaré en septembre dernier. Lors d'une réunion à la Préfecture avec divers représentants religieux, c'est lui, l'homme de foi qui a calmé les esprits en citant une phrase du Deutéronome qui dit d'accueillir et d'aider l'étranger plus que soi-même. C'est aussi les valeurs de la République. Il ne faut pas avoir peur et continuer à faire preuve de solidarité. •

Marc Djebali (2e en partant de la gauche), lors de la visite de l'association Lev Tov, soutenue par la Tsédaka



© Maurice Melka

FOCUS SUR

L'ACTION SOCIALE DU FSJU

Par Paula Haddad

Médecin, président du Réseau Ezra Ile-de-France, et membre du Bureau Exécutif du FSJU en charge des affaires sociales, Marc Djebali œuvre depuis de nombreuses années pour que la solidarité ne soit pas un vain mot. A l'occasion de la nouvelle campagne de la Tsédaka, il revient sur les enjeux majeurs de l'Action Sociale du FSJU.

Quelle est votre mission au sein du Bureau Exécutif du FSJU, en charge des affaires sociales ?

En tant que membre du Bureau Exécutif, il est de notre devoir de gérer cette institution de la manière la plus transparente et efficace possible avec un esprit d'équipe fraternel qui anime les élus bénévoles et les professionnels. Dans ce sens ces deux dernières années une restructuration organisationnelle a été mise en place, pour être plus performants et au plus près de l'évolution du terrain communautaire et national. Mon rôle au Bureau Exécutif, aux affaires sociales est de défendre les actions les plus pertinentes dans l'intérêt de ceux qu'elles servent. C'est aussi d'accompagner, d'encourager, de conseiller, de faire aboutir du mieux possible les initiatives nouvelles pour les pérenniser grâce à l'institution qui en est garante.

Pouvez-vous rappeler le rôle du FSJU auprès des associations sociales adhérentes ?

La fonction d'expertise et de lobbying, les bonnes relations que le FSJU entretient avec les institutions de la République, mais aussi la confiance des institutions de la communauté permettent aux actions de se développer sur le terrain et nous permettent de réaliser les objectifs de solidarité nécessaires. Et ceci en obéissant

En 2015, 1 100 enfants ont bénéficié d'une bourse cantine.



au principe du judaïsme : participer au bonheur de l'Autre parce que le nôtre en dépend ! Ainsi les associations membres de notre réseau évoluent, grandissent, et même si elles rencontrent des difficultés, notre responsabilité est de les renforcer et de leur amener notre expertise, au service des plus démunis.

Que permettent les subventions octroyées grâce à la campagne de la Tsédaka ?

En 2015, plus 3,7 millions d'euros ont été alloués dans le domaine de la Solidarité, sous forme de subventions à 163 programmes sociaux, pour 140 associations membres. Sur ce montant, 2,6 millions d'euros concernent la Tsédaka, et 1,1 million les partenariats (Apports des Fondations). Sur ce budget global, 60% aide directement les projets portés par les associations sociales soutenues et 40% sont dédiés aux programmes nationaux du FSJU tels que le Fonds d'Urgence Solidarité, le programme Passerelles et les différents fonds de bourses vacances. Pour vous donner quelques exemples, en 2015, 1100 bourses cantines ont été distribuées à nos enfants scolarisés en écoles juives, plus de 600 bourses vacances pour enfants, près de 50 bourses pour personnes âgées, et 50 autres pour les personnes en situation de handicap ont été maintenues et renforcées. Au total, ce sont plus de 10 000 personnes soutenues ! Et les besoins ne cessent d'augmenter.

Par ailleurs, l'Action Sociale du FSJU aide les associations à mener des projets, sur le plan financier, au-delà des subventions accordées. Quel est le travail mené dans ce sens ?

Je vous donne un exemple récent. Une association d'une centaine de bénévoles qui dédie son travail à l'accompagnement des plus démunis nous a sollicités pour un projet d'acquisition d'un lieu d'accueil dans le Val-de-Marne. Cet endroit abritera une épicerie sociale et

un lieu de rencontres pour de jeunes adultes en difficulté. Une intervention du FSJU auprès de la Fondation Sacta-Rachi avec la constitution d'un dossier sérieux de subventionnement, a permis de débloquer la situation et de faire aboutir ce projet. C'est une des réalisations que nous avons mené dans le cadre de ce partenariat.

Le FSJU est lui-même opérateur d'un programme social, le Fonds d'Urgence Solidarité qui intervient de manière rapide auprès de personnes confrontées à différents accidents de la vie. Vous êtes membre de la Commission qui examine les demandes de dossiers. Quelles sont les situations auxquelles le FSJU doit répondre ?

Aujourd'hui en plus d'une situation économique en crise, facteur aggravant l'exclusion sociale, l'antisémitisme s'est rajouté à notre plus grand désespoir, plus encore pour les plus fragiles. Le Fonds d'Urgence Solidarité répond à un certain nombre de demandes. En 2015, il a permis d'aider 2 622 personnes (874 foyers) pour un montant d'environ 220 000 euros. Ce Fonds est un exemple de solidarité à valoriser. Le partenariat entre toutes les institutions communautaires et non-communautaires permet de résoudre ensemble de façon pérenne des situations où la vie peut être mise en péril. Les domaines d'intervention sont multiples mais les secteurs les plus concernés par les demandes sont le logement, le relogement, le recouvrement des dettes d'énergie. Ainsi les familles peuvent continuer à vivre décemment.

Aujourd'hui, la communauté juive est-elle soumise à des problématiques sociales particulières au regard de la communauté nationale ?

La communauté juive française est à l'image de la communauté nationale. Mais l'antisémitisme est une composante qui s'ajoute de façon dramatique aux autres situations d'exclusion sociale. Depuis 2015, nous avons dû renforcer le programme Samekh au sein des écoles juives pour faire face aux traumatismes après les attentats notamment celui qui a touché Hyper Casher. Il a fallu déployer dans les écoles davantage d'aide psychologique, d'assistantes sociales etc. C'est pourquoi l'identité juive nécessite un « plus » de solidarité que nos généreux donateurs permettent d'accomplir dans un altruisme vital.



Lors d'une sortie « Bel Été », programme du FSJU dédié aux seniors

Vous êtes président du Réseau Ezra Ile-de-France, composé de bénévoles et de professionnels de l'action sociale au service des personnes en difficulté dans la communauté. Que vous apporte cette mission qui vous met au contact du terrain ?

Le Réseau Ezra que j'affectionne particulièrement puisque j'en suis le président mais aussi un bénévole de terrain à Sarcelles nous permet de réaliser ce que devrait être idéalement l'action sociale de bénévoles aguerris. Le travail social en réseau sans parti pris institutionnel ou associatif se met au service des plus fragiles; il se devrait d'être plus développé, plus étoffé surtout dans un nouveau paysage communautaire où le nombre de personnes en difficulté augmente dangereusement. Nous faisons face à ces nouveaux défis et nous avons besoin de développer le Réseau Ezra dans les communautés. Ce projet est généreusement accompagné par la Fondation Sacta-Rachi (et je tiens à les remercier vivement) et le FSJU. Par ailleurs, la démographie juive diminue; beaucoup de dirigeants communautaires sont partis; l'issue est donc l'union de nos forces vives.

La campagne de la Tsédaka en elle-même réunit tous les acteurs du social de manière unitaire, pendant un mois. Qu'est-ce qui fait selon vous sa spécificité ?

Son unité, c'est son essence. Et les besoins sont croissants. Espérons que la campagne pour la Tsédaka, qui fédère tant soit plus abondante que toutes les autres années ! •



FSJU
Appel national
pour la tsédaka

GRANDE SOIRÉE DE LA SOLIDARITÉ

AVEC

YVAN ATTAL & DOMINIQUE FARRUGIA
PARRAINS DE L'APPEL NATIONAL POUR LA TSÉDAKA

ARY ABITTAN, AMIR, DANY BRILLANT, JULIEN COURBET, ISHTAR,
LA TROUPE LE ROUGE ET LE NOIR, MICKAEL MIRO,
HÉLÈNE SÉGARA, SLIMANE...

LUNDI 12 DÉCEMBRE 2016 / 19H30
PALAIS DES SPORTS DE PARIS

RÉSERVATIONS 0 800 089 089 / 0 825 038 039 (0,34 cts/mn)
ou sur www.tsedaka.fsju.org ou www.palaisdessports.com



L'AIDE ALIMENTAIRE

L'URGENCE DU QUOTIDIEN

Par Ruth Nabet-Cohen

Aujourd'hui, plus de 10% de la communauté juive vit sous le seuil de pauvreté. L'aide alimentaire est devenue une urgence du quotidien et l'aide apportée, par le biais de bons ou de colis ne répond pas aux besoins toujours plus grands. Plusieurs associations dédiées œuvrent sur le terrain pour lutter contre cette précarité si palpable. Parmi elles, Choul'han Lev - La Table du Cœur, qui nourrit, tous les jours, tous ceux qui espèrent un repas chaud et un peu d'amitié, et la boutique sociale du CASIM à Marseille.

Depuis près de 20 ans, Choul'han Lev - la Table du Cœur sert, tous les jours, une centaine de repas chauds strictement cashers aux plus démunis de la communauté. Une règle qui oblige l'association à compter sur les dons privés et non sur les subventions étatiques. D'où la nécessité de soutenir, à travers le grand temps fort de collecte qu'est l'Appel national pour la tsédaka, les associations de ce type. Didier Liebermann, chef d'entreprise dans le secteur paramédical tient à la spécificité juive de son association : « Je ne fais qu'appliquer un principe thoraïque, souligne-t-il : « Quand on cherche à faire du bien, il faut d'abord regarder autour de soi. » Qui sont ceux qui se retrouvent au sein du restaurant social de Choul'han Lev, dans le 19^e arrondissement de Paris ? « Des gens fragilisés par des accidents de vie, chômage ou maladie. Souvent, ils ont plus de 50 ans, explique le fondateur de la Table du Cœur. » Le restaurant est pour eux, un soutien ponctuel : leur but n'est pas de rester dans l'assistance, mais d'être

aidés et entourés, lorsque les temps sont particulièrement durs : « Si au sein d'une même famille, les membres étaient solidaires, notre institution n'aurait peut-être pas lieu d'exister, se désole Didier Liebermann. Ceux que l'on rencontre sont souvent esseulés et ont des difficultés pour se gérer, parce que fragilisés. » Les vagues d'alyah successives, ces dernières années, ont aggravé le phénomène, séparant de leurs derniers proches, ceux qui n'avaient déjà pas grand monde vers qui se tourner. Plus que la faim, c'est la solitude que l'on soigne ici, en restaurant le lien avec le judaïsme : paniers de shabbat ou de fêtes, célébrations des temps forts de la vie juive font partie des missions de l'association. La Table du Cœur porte bien son nom : ici, c'est le cœur qui parle et la main qui se tend, à travers les repas que l'on sert...

L'ÉPICERIE SOCIALE, VÉRITABLE OUTIL D'INSERTION

A la tête du service social du CASIM (Centre d'Aide Sociale Israélite de Marseille), Helyette Niddam s'investit corps et âme avec toute son équipe, pour faire de la boutique sociale, créée en 2000, un lieu chaleureux et convivial où l'on donne bien plus que de l'aide alimentaire d'urgence. Le principe : aider les familles accueillies à reprendre pied dans la vie avec dignité. Forte d'une expérience de plus de 20 ans, elle souligne à quel point les temps sont durs, pour les plus fragiles de notre société. « Ce qui frappe, remarque-t-elle, c'est la perméabilité des frontières : avec les prix qui augmentent, les salaires qui stagnent et les accidents de vie, plus personne n'est à l'abri de la précarité... » Aussi est-elle d'autant plus convaincue de l'utilité de la boutique sociale. Cette petite supérette casher est d'abord un lieu d'accueil où l'on crée du lien. Ici, chacun fait ses courses, comme tout le monde : épicerie, conserves, fruits et légumes, œufs blancs, « et même du poisson frais ! », se félicite Helyette qui a noué des partenariats primordiaux avec l'ANDES [Association Nationale des Epiceries Sociales]. Les clients payent avec des chèques alimentaires délivrés par le CASIM, mais ils doivent s'acquitter de 10% du prix réel des produits. C'est une contribution essentielle. « J'ai



A la boutique sociale du CASIM

même plusieurs sortes de confitures et de paquets de gâteaux, pour que les enfants puissent choisir, souligne-t-elle. Ca n'a l'air de rien, mais ce choix est important. Car ceux qui viennent, en payant à moindre coût, ont besoin d'être traités comme des clients à part entière. » « Rendre à ces familles leur dignité, c'est vital », souligne Helyette qui voit, dans cette boutique, un véritable outil d'insertion : « Elle nous permet d'établir un pacte avec ceux que nous aidons, en leur fixant des objectifs à atteindre. Parfois ils y parviennent, parfois pas, mais l'effort est là. » L'autre intérêt du lieu, c'est l'accompagnement : « Nous donnons par exemple des cours de diététique ou de cuisine, pour montrer aux mamans qu'elles peuvent confectionner un gâteau ou un repas équilibré à peu de frais. » Il y a même un vrai salon de coiffure, pour que les parents soient impeccables, notamment lorsqu'ils se présentent à un entretien d'embauche. « Retrouver confiance en eux est le premier pas vers le retour à la normale... » conclut Helyette Niddam. •



L'ÉMERGENCE DE NOUVEAUX PROGRAMMES : AU PLUS PRÈS DU TERRAIN

Par Sonia Cahen-Amiel

Comme l'ensemble de la société, notre communauté évolue, de nouveaux besoins se font jour. Et des programmes innovants sont initiés pour aider les populations fragilisées, seniors, personnes en situation de handicap ou familles en difficulté à toujours mieux s'insérer dans le collectif. Gros plan sur deux initiatives soutenues par l'Appel national pour la tsédaka : Lehaïm Handicap et la Colonie Solidaire familiale de la Fondation OPEJ.

Lehaïm Handicap, soutenu notamment par la Coopération Féminine existe grâce à la volonté et à la ténacité de Carole Sicsic. Cette mère de 3 enfants dont une fille en situation de handicap mental fait très vite le triste constat que les enfants « différents » n'ont pas d'amis, surtout à l'adolescence, et qu'ils traînent seuls leur ennui du dimanche. « J'ai toujours été très active dans l'associatif, et quand ma fille a eu 17 ans, j'ai décidé de me mobiliser pour elle et d'organiser des sorties avec d'autres jeunes comme elle, qui souhaitent acquérir plus d'autonomie » raconte-t-elle avec passion. Cette « mère courage » n'a jamais baissé les bras : elle a d'abord organisé pour un groupe de participants des après-midis dansants « pour leur apprendre à danser la valse, et les familiariser au contact », des dvars torah pour les inciter à s'exprimer, des sorties pour se cultiver au musée, ou toute une journée à Disneyland, avec toujours l'idée de s'amuser entre copains et d'apprendre à



Brainsway



Brainsway : la Deep TMS

Un nouveau paradigme dans le traitement des troubles psychiatriques.

Une méthode non invasive, sûre et efficace pour soigner les dépressions sévères.

Un nouvel espoir et parfois une nouvelle vie aux patients qui souffrent depuis des années de pathologies dévastatrices comme la dépression résistante.

Made in Jérusalem, Israël

Contacter Brainsway France: brainsway.deeptms@orange.fr

se diriger dans les transports en commun. Depuis le mois de février 2016, des rendez-vous trimestriels ont également lieu pour fêter les anniversaires de chacun avec buffet et DJ ! Pour Carole Sicsic, « il ne s'agit pas de prendre en charge leur incapacité mais bien au contraire de les convaincre de leurs capacités, de leurs talents, de leur redonner une identité, de faire changer leur propre regard sur eux-mêmes pour qu'enfin les autres les voient différemment. » Dans son élan, elle a aussi réussi à rallier d'autres parents bénévoles et le petit groupe de départ rassemble aujourd'hui une cinquantaine de personnes entre 16 et 58 ans, avec des handicaps très différents, et dont les plus anciens deviennent « capitaines » - responsables d'équipe. « Et moi je reste le « commandant », chargée de trouver le financement et d'organiser tous leurs projets qui sont exponentiels ! C'est fabuleux parce que cela veut dire que nous avons réussi à les sortir de leur isolement » se réjouit Carole dont la fille a aujourd'hui 21 ans, travaille et sort tous les dimanches avec ses amis. Les activités sont financées par différents fonds dont la collecte de la Tsédaka, mais aussi par une participation de chacun. Lehaïm, à la vie !

VACANCES SOLIDAIRES EN FAMILLE

Passer des vacances avec ses enfants, quoi de plus normal ? Pas pour tout le monde ! Et elles sont bien plus nombreuses qu'on ne l'imagine ces familles qui ne sont

jamais parties ensemble faute de moyens. En août dernier, pour la première fois, 5 familles ont pu s'évader dans un séjour casher traditionnel, organisé dans un hôtel en montagne à Chamrousse, pour une ou deux semaines. Ce nouveau projet, porté par la Fondation OPEJ-Baron Edmond de Rothschild et ses directeurs généraux Gad Elbaz et Johan Zittoun, s'inscrit pleinement dans le cadre de son action socio-éducative auprès des jeunes en difficulté (avec ses maisons d'enfants et ses colonies solidaires) : « Cela fait déjà longtemps que nous avons orienté notre travail auprès des jeunes en y incluant toute la cellule familiale pour permettre aux parents de se reconstruire en même temps que leurs enfants et réinvestir leurs responsabilités » explique Johan Zittoun. Soutien incontournable de l'OPEJ, le FSJU à travers la campagne de la Tsédaka, enthousiasmé par l'idée, a largement contribué à son financement, et les familles concernées ont participé, même symboliquement, en fonction de leurs ressources. Certaines de ces familles sont suivies par la Fondation Casip-Cojasor, le DEJJ a quant à lui, immédiatement répondu présent pour assurer la logistique et l'animation de ces séjours, et le FSJU a octroyé des bourses vacances. Comme des fées autour d'un berceau, ces trois partenaires ont soutenu ces « vacances en famille » avec pour seul objectif : apporter de la joie à ceux qui n'en ont pas souvent connue. Mission réussie ! Le petit groupe s'est mêlé avec bonheur à d'autres familles juives venues passer leurs vacances dans le même séjour, et ont partagé excursions, activités culturelles et sportives, débats et shabbat dans une ambiance pleine de légèreté et d'émotions. Pour l'OPEJ, il s'agit d'inscrire désormais cette initiative dans la durée : « On se doit de continuer : notre récompense c'est le sourire des enfants et celui de leurs parents. » •

Les vacances en famille de l'OPEJ, l'été dernier à Chamrousse





Gérard Garçon

Président de l'Appel national pour la tsédaka

Yvan Attal et Dominique Farrugia

Parrains de la campagne 2016

ont le plaisir de vous convier au

A large, vibrant, abstract graphic composed of splatters and brushstrokes in various colors including pink, purple, blue, orange, and green, centered on the page.

Dîner
des Parrains
TSÉDAKA 2016

Dimanche 27 novembre

19h30 précises au Pavillon Gabriel

Nombre de places limité

Service voiturier - Réception  CHABOT sous la surveillance du Beth Din de Paris

Réservation au 01 42 17 10 08 ou sur tsedaka@fsju.org



SENIORS :

MAINTENIR LE LIEN SOCIAL

Par **Véronique Chaouat**

Pour les personnes âgées, l'aide apportée par les associations sociales juives soutenues par la campagne de la Tsédaka revêt une importance cruciale. Les différentes actions menées permettent de rompre la solitude de chacun au quotidien et de maintenir un lien social parfois distendu. Focus sur l'initiative Brin de Causette lancé à Strasbourg et sur le Farband.

Cette dame d'un certain âge, habitante de la région Alsace, n'aurait jamais cru qu'un jour, elle aurait pu se réconcilier avec son fils. C'est l'un des petits miracles, produit par la magie de Brin de Causette. Au fil de conversations téléphoniques avec les bénévoles, elle a pris conscience combien cette fâcherie lui gâchait l'existence, et a renoué les liens familiaux. L'initiative Brin de Causette, créée par le Réseau Ezra Ile-de-France, s'est en effet exportée en Alsace sous l'impulsion de Sophie Hirsch. Il y a quelques années, cette directrice de l'Action Sociale Juive du Bas-Rhin (ASJ) participe à une mission du FSJU à Ramat Gan, ville israélienne jumelée à Strasbourg. Elle découvre l'existence de « Erev tov, Boker tov », une initiative locale qui consiste à téléphoner à des personnes âgées isolées pour identifier leurs besoins et leur offrir une présence téléphonique régulière. Dans l'esprit de Sophie, l'idée fait son chemin, mais elle n'est pas encore à même de la lancer à Strasbourg. Plus récemment, elle recueille l'aide et l'expertise du Réseau Ezra Ile-de-France



pour la mise en place à l'Est, lui qui mène avec succès cette initiative depuis 2008. Le nom « Brin de causette » est conservé pour son côté « clair et convivial ». C'est ainsi que des bénévoles sont recrutés par l'ASJ et formés par des professionnels locaux et le Réseau Ezra, pour passer des appels téléphoniques à des personnes âgées, afin de rompre leur isolement, de connaître leurs besoins éventuels et de leur apporter un peu de chaleur humaine. « Chaque bénévole dispose d'un historique de la situation de l'appelé. Il peut alerter en cas d'évolution inquiétante. Il s'adapte ainsi à l'état d'esprit et la situation de chaque personne » souligne Sophie Hirsch. La plupart des personnes inscrites sur le fichier, environ une soixantaine, manifeste régulièrement ses remerciements, heureuses de pouvoir discuter de tous les sujets, et de garder un lien notamment à l'heure des fêtes juives. En marge de ces appels, des dimanches festifs commencent à voir le jour pour faire sortir de chez eux les seniors strasbourgeois, sur le modèle de Brin de Jasmin à Paris, qui propose chaque trimestre un moment ludique ou culturel.

SOUTENIR LES PLUS FRAGILES D'ENTRE NOUS

Les sorties sont aussi au programme du Farband, dirigé à Paris par le dynamique Henry Battner, une association qui

participe activement au maintien de ce fameux lien social. « C'est comme un hobby qui m'apporte énormément car sans cette activité je ne rencontrerai pas toutes ces personnes qui enrichissent autant mon quotidien. » Ces mots prononcés par cet octogénaire engagé illustrent parfaitement sa motivation et son engagement de longue date. C'est lui qui préside depuis une quinzaine d'années cet organisme né en 1946, qui a connu plusieurs transformations. Aujourd'hui, le Farband se compose d'associations loi 1901 et de sociétés mutualistes regroupées en son sein. Sa mission principale consiste à maintenir ou rétablir le lien social entre des victimes de la Shoah, déportés, résistants ou enfants cachés, par diverses rencontres et rendez-vous culturels réguliers. L'idée est de faire sortir les personnes âgées isolées, de les rassembler pour qu'ensemble, elles puissent se distraire ou se remémorer leurs souvenirs. Des manifestations culturelles accueillent ainsi les participants pour des soirées ou après-midis très variés. Le lundi, place à une journée culturelle avec un film, une pièce de théâtre ou une conférence. Vendredi, un repas shabbatique rassemble une fois par mois, une trentaine de personnes autour d'une table conviviale. Les nostalgiques du yiddish ne sont pas en reste, avec depuis l'an dernier, un cercle de discussion autour de cette langue, dans le cadre d'un tea-time, qui remporte un succès croissant, véritable travail de prolongation de la mémoire. Enfin tous les ans, le dimanche situé entre Rosh Hashana et Kippour, est réservé à la traditionnelle cérémonie de commémoration (Yzkor), au cimetière de Bagneux. Cette année, Pénélope Komites, adjointe à la Maire de Paris Anne Hidalgo, est venue dévoiler une stèle à la mémoire des victimes de la Shoah, sans sépulture. « Toutes ces activités reçoivent une subvention du FSJU, d'où l'importance de sensibiliser le public à l'Appel national pour la tsédaka » conclut Henry Battner. Une manière de rappeler la nécessité de soutenir les plus fragiles d'entre nous. •

Les activités du Farband



STÉPHANE BERREBI

L'INSTINCT AU BOUT DU PINCEAU



Stéphane Berrebi dans son atelier

Par Véronique Chaouat

Son cœur a longtemps balancé entre une carrière classique d'entrepreneur et la vie d'artiste. Stéphane Berrebi attendra 2005 pour troquer définitivement son ordinateur et ses mallettes contre des toiles et des pinceaux. Dans son atelier de Meudon, baigné de lumière, il aime passer des heures devant son chevalet; ici, il savoure paisiblement une reconversion réussie. Cet artiste a également choisi de mettre son art au service de la solidarité, il expose ses œuvres à la galerie Kelman de l'Espace Rachi-Guy de Rothschild jusqu'au 15 décembre, au profit de la campagne de la Tsédaka 2016. Le vernissage aura lieu mardi 29 novembre. Portrait.

Étudiant j'étais avec des copains en voyage dans le Maine. Un matin, au petit déjeuner, je griffonnais sur un bout de nappe quand l'hôtelier a aimé mon dessin. Je lui ai échangé contre des pancakes ! » Stéphane Berrebi affiche un large sourire en se remémorant cette anecdote. C'est en effet la première fois qu'un inconnu apprécie son travail artistique, jusqu'à vouloir garder un souvenir. Première fois aussi qu'il démontre un certain talent de négociateur. Ce peintre en herbe ignore encore, mais cet épisode illustre parfaitement la suite de son parcours, partagé entre une brillante carrière notamment dans le conseil, et un amour inconditionnel pour le dessin. Stéphane Berrebi voit le jour en 1956 à Paris dans un milieu modeste, élevé par sa mère vendeuse à la Samaritaine. Dès l'école primaire, ce passionné de comics manifeste un appétit féroce pour l'écriture et la peinture. Adolescent atypique, il continue d'assouvir sa passion pour l'art contemporain et les bandes dessinées. C'est grâce à cette découverte de la BD qu'il apprend l'anglais et développe un goût prononcé pour les univers multicolores. Membre du Creepy Fan Club, un club de fans de BD décalées, il a la chance de ce fait, d'être régulièrement invité, à l'âge de 12 ans, aux soirées de la Société française de bande dessinée; il y croquera les plus grands noms de l'époque comme Raiser ou Gotlib. A 12 ans aussi il crée sa première œuvre : un tableau aux couleurs psychédéliques. « Dessiner m'était totalement naturel, mais je souhaitais aussi poursuivre des études classiques. » C'est le début d'un cursus pour le moins impressionnant : Stéphane Berrebi fait Polytechnique et l'Harvard Business School, lui qui au lycée avait nourri un

RENDEZ-VOUS TSÉDAKA 2016

DANS TOUTE LA FRANCE

SAMEDI 19 NOVEMBRE

Chabbat de la Tsédaka (Paracha Vayéra)

DIMANCHE 20 NOVEMBRE

Radiothon - Journée de mobilisation nationale avec l'ensemble des radios juives de France. Les centres de dons sont ouverts dans les synagogues, centres communautaires et les commerces

PARIS

LUNDI 14 NOVEMBRE

20h : Soirée Cultures du Monde, Palais des Congrès d'Issy les Moulineaux

MERCREDI 16 NOVEMBRE

20h : Tsédaka Gatsby Party Arc - Paris 8^e

DIMANCHE 20 NOVEMBRE

10h à 16h : Démonstration d'arts martiaux Maccabi de Paris - Paris 10^e

Zumbathon

10h : Maison Moadon - Paris 17^e

Journée portes ouvertes autour de Stéphane Berrebi, artiste peintre Galerie de l'Espace Rachi - Guy de Rothschild Paris 5^e

19h : Soirée théâtre « L'Histoire enchantée du petit juif à roulettes » de Frédéric Zeitoun Le Grand Point Virgule, Paris 15^e



LUNDI 21 NOVEMBRE

19h30 : Concert de Dudu Aharon, Casino de Paris - Paris 9^e

DIMANCHE 27 NOVEMBRE

9h30 : Course du Cœur Ecole Georges Leven - Paris 12^e

11h30 : Kermesse DEJJ - Yaniv Gymnase de Pantin

19h30 : Dîner des Parrains Pavillon Gabriel - Paris 8^e

MARDI 29 NOVEMBRE

20h : Vernissage de l'exposition de Stéphane Berrebi Espace Rachi-Guy de Rothschild - Paris 5^e

JEUDI 01 DÉCEMBRE

20h : Concert Jazz&Tsédaka « Una noche en la Havana » Espace Rachi-Guy de Rothschild - Paris 5^e

DIMANCHE 04 DÉCEMBRE

19h30 : Dîner de collecte Moadon Paris 17^e

DIMANCHE 11 DÉCEMBRE

9h30 : Tsédaka Breakfast invité d'honneur François Margolin Centre Culturel juif de Grenoble

LUNDI 12 DÉCEMBRE

19h30 : Grand Concert de solidarité Palais des Sports de Paris - Paris 15^e

DIMANCHE 15 JANVIER

16h30 : Concert de la Joie, Grande Synagogue de la Victoire - Paris 9^e

EN RÉGIONS

TOULOUSE

DIMANCHE 20 NOVEMBRE

16h : Concert de Gilbert Montagné La Halle aux Grains

NICE

DIMANCHE 27 NOVEMBRE

11h : Journée tsédaka Studios de la Victorie

MARSEILLE

DIMANCHE 27 NOVEMBRE

13h : Journée tsédaka Florida Palace

LYON

DIMANCHE 27 NOVEMBRE

14h30 : Journée tsédaka Espace Hillel



www.tsedaka.fsju.org

Infos et réservations : **0 800 089 089**

APPEL GRATUIT DEPUIS UN POSTE FIXE



By Colette...

31, avenue Jean Médecin - 06000 NICE
Tél. : 04.93.88.74.62

Une initiative de la Coopération Féminine, la Wizo, le FSJU, le CASIP-COJASOR et l'OSE

Humiliée
Exploitée
Insultée / Abusée
Frappée Violée

noa OSER LE DIRE

Ligne d'écoute

01 47 07 39 55

du lundi au jeudi de 10H à 16H
www.noaoseredire.fr

goût inhabituel à cet âge-là, pour les mathématiques et la métaphysique. Puis, il entre chez Hewlett Packard, avant d'arriver chez Apple en 1989 où il rencontre sa future épouse, Anne Schiller. Il occupera diverses fonctions dont conseil en stratégie et éditeur de jeux vidéo. L'année 2005-2006 marque un virage dans sa trajectoire. « Je suis parti pour Palo Alto en Californie où j'étais en charge d'une mission de conseil qui n'a finalement jamais vu le jour. Je suis resté là-bas un an et j'ai peint 12 toiles. C'est là que j'ai décidé de me consacrer entièrement à la peinture » se souvient-il. Ses tableaux, aux couleurs vives et multiples, naissent à l'instinct. « A Palo Alto, je dessinais le dalaï-lama. J'étais enfermé dans mon atelier depuis 3 semaines. Je sors m'aérer avec Anne sur le campus de Stanford, et, incroyable, nous tombons sur le dalaï-lama en personne qui participait à un séminaire ! » Une coïncidence troublante et récurrente. « J'ai l'impression d'être comme tous les artistes, une éponge. On absorbe notre environnement. »

Le dénominateur commun de ses toiles reste la juxtaposition de couleurs primaires et secondaires, de paysages et de personnages du passé et du présent, imaginaires ou réels, comme Pinocchio, Mark Zuckerberg, le fondateur de Facebook, Einstein ou Newton, et de motifs géométriques soigneusement agencés. L'actualité l'inspire énormément. La manifestation du 11 janvier 2015 ayant suivi les attentats de Charlie Hebdo et de l'Hyper Casher lui ont dicté une toile. Si les récents épisodes tragiques le concernent, il est évidemment tout autant touché par la condition de ses coreligionnaires en difficulté. Ainsi, il a décidé de s'engager au profit de la campagne de la Tsédaka. « J'aime l'idée de mobiliser la communauté juive pour une telle cause. L'idée du rétablissement de la justice sociale me parle énormément. Si mes toiles pouvaient ne pas être uniquement réservées à des amateurs d'art mais servir indirectement à lutter contre des inégalités, j'en serais ravi » conclut-il. •

Détail de CKDo, acrylique sur toile



jbonet

aménager l'espace

HABITAT - CONTRACT - CUISINE - DRESSING

www.jbonet-mobilier.com
info@jbonet-mobilier.com

Jbonet La Buffa 33, rue de la Buffa 06000 Nice T. 04 93 54 77 52 - F. 04 93 54 78 29

Jbonet Arson 25, rue Scaliéro Place Arson 06300 Nice T. 04 92 00 36 66 - F. 04 92 04 22 85



IMPORTANT

Vous êtes donateur de l'Appel national pour la tsédaka, vous bénéficiez des dispositions suivantes :

Vous êtes un particulier :

66% de votre don sont **directement déductibles** de votre impôt, dans la limite de **20%** de votre revenu imposable.

Par exemple : Votre don de **500 euros** vous permet de déduire **330 euros**.

Votre don **ne vous coûte que 170 euros**.

Vous êtes une société :

60% du montant des dons versés ouvrent droit à une réduction d'impôt dans la limite de 5% du chiffre d'affaires.

**Adressez vos dons à " FSJU-TSEDAKA " 39, rue Broca 75005 Paris
ou sur www.tsedaka.fsju.org**



NOÉ, PURE CRÉATIVITÉ !

Par Paula Haddad

NOÉ, le programme ambitieux du FSJU pour la Jeunesse juive de France continue de mobiliser toutes les énergies. Bourses vacances, renforcement des associations de jeunesse, développement du *leadership*, soutien à des projets novateurs de jeunes actifs, le premier bilan parle de lui-même. Le succès du récent séminaire inter-mouvements de jeunesse, organisé en région parisienne, a confirmé cette dynamique. Tour d'horizon de NOÉ avec Philippe Lévy, Directeur de l'Action Jeunesse du FSJU.

À l'heure du premier bilan, quelles sont les grandes actions de NOÉ ?

Après une année expérimentale, le programme a gagné en lisibilité. Et NOÉ suscite un intérêt grandissant et une promesse dont les bénéficiaires se concrétisent. En 2015, un budget de 700 000 € a été dégagé dont la moitié a soutenu une centaine de projets contribuant au renforcement des associations de jeunesse. Cet été, des bourses vacances d'un montant de 70 000 euros, ont profité à quelques 400 jeunes dont un grand nombre partait pour la première fois dans un organisme de la communauté ! Pour assurer le renouvellement des animateurs et directeurs de centres, des bourses Bafa ont été octroyées à hauteur de 25 000 € (Bafa : Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur, ndlr).

NOÉ est à ce jour financé par le FSJU qui en assure la coordination, la Fondation du Judaïsme Français et la Fondation Sacta-Rachi. D'autres partenaires, comme la Fondation pour la Mémoire de la Shoah ou la Fondation Rothschild - Institut Alain de Rothschild, devraient

monter à bord dès 2017. Ce qui traduit un esprit de consensus sur l'urgence des moyens à déployer pour la Jeunesse. L'intervention de NOÉ n'est pas seulement d'ordre financier. Nous souhaitons créer du lien et encourager les regroupements inter-associatifs : manifestations festives et culturelles, célébration des fêtes, formations, voyages, *afterworks*... Le week-end d'avril 2016, qui a réuni près de 120 participants, a lancé une incroyable dynamique sur laquelle nous ne cessons de capitaliser !

Une dynamique qui se traduit par un deuxième séminaire organisé ce mois de novembre. Quel fut l'objectif de cette rencontre et de ces différents rassemblements ?

Ariel Goldmann, président du FSJU, avait fait la promesse lors du séminaire de lancement, unanimement plébiscité, de renouer avec ces temps forts deux fois par an. Pour le séminaire de novembre intitulé « Pure créativité », co-construit avec les éducateurs des mouvements, nous avons invité des intervenants aux méthodes pédagogiques innovantes autour de thématiques sur l'identité juive. *Workshops*, ateliers « dynamique de groupe » et *masterclass* se sont succédé dans un esprit aussi créatif que récréatif et de décloisonnement des pratiques qui reste la marque de fabrique NOÉ. La seconde édition a diversifié son public : jeunes des régions, étudiants et militants fraîchement engagés sont venus se mêler aux cadres plus confirmés. Plus de 150 participants ont répondu présents ! Leur implication et énergie formidables ont dessiné une feuille de route pour les prochains rendez-vous. Et ces rencontres nous obligent surtout à rendre des comptes sur nos engagements chaque année !

Vous évoquez ces militants fraîchement engagés. Comment attirer le public jeune, parfois invisible, éloigné des structures communautaires, mais pas dénué de motivation ?

C'est la question centrale ! Elle nous invite à croiser diverses stratégies observées sur le terrain. Dans des approches souvent non-conventionnelles, où le poids du relationnel prime sur le discours institutionnel, où le bouche-à-oreille est de mise, des acteurs très investis réussissent à parler aux jeunes éloignés des cercles traditionnels, voire aux plus rétifs, en les reconnectant à leur judéité. Ce qui fonctionne ? Cette logique du pair (le jeune parle au jeune) qui tend à rassurer sur le fait que chacun trouvera sa place dans la communauté, quels que soient ses convictions et son degré d'investissement. L'offre de services proposée à cette génération 2.0, sur-sollicitée et volatile, doit s'adapter en trouvant un juste équilibre entre loisirs, lien social, pertinence et exigence de contenus. Une association comme Jew Salsa, qui draine à chaque événement des centaines de jeunes adultes, a su proposer un ton décalé, mélange de « fun », d'identité juive et de solidarité.

Existe-t-il à l'étranger des modèles pour fédérer autrement la jeunesse ?

Oui. Dans leurs modes de rassemblement et leurs discours, des exemples novateurs revisitent l'accès à ces jeunes qui ne se reconnaissent pas dans les structures traditionnelles. À l'instar de la Moishe House, cette colocation d'un nouveau genre dont les résidents organisent des événements culturels autour des fêtes et des valeurs du judaïsme. Après avoir essaimé dans 18 pays, trois appartements existent en France qui battent leur plein ! Dès lors, NOÉ agit à la fois comme un observatoire de ces mécaniques de sensibilisation en France et dans le monde et un accompagnateur (financier, apport de services) de ces modèles émergents pour favoriser la convivialité, l'attachement aux valeurs juives et susciter de l'engagement.

NOÉ a également le regard tourné vers Israël, avec l'organisation en décembre 2016, d'un séminaire.

Pourquoi ce choix ?

À l'initiative de l'OSM (Organisation Sioniste Mondiale), il s'adresse à des candidats âgés de 20 à 30 ans, détectés comme futurs jeunes dirigeants communautaires. Le FSJU se charge d'emmener 50 participants issus des organisations de jeunesse, étudiantes et Grandes Écoles, le Consistoire y conviant l'autre moitié. Formés dix jours durant en Israël sur toutes les composantes du *leadership* et de la réalité israélienne, le programme comprendra des circuits éducatifs, conférences, ateliers de développement personnel, rencontres avec des *leaders* d'opinion, proposés par une équipe expérimentée. L'objectif de cette formation est de renforcer l'identité sioniste et de permettre aux jeunes *leaders*, dès leur retour dans leur communauté, de mettre en place un projet personnel en lien avec leur expérience du séjour. NOÉ se chargera d'assurer le mentorat de sa promotion.

Quelles sont les autres ambitions de NOÉ pour 2017 ?

Notre priorité est de populariser le programme auprès des jeunes éloignés et de leur présenter NOÉ comme un véritable allié du renforcement de leur identité. Évidemment, nous continuerons à renforcer l'existant des structures de jeunesse, en tant que promoteur de l'éducation informelle. Il nous appartient également de fédérer et d'accompagner un plus grand nombre d'acteurs qui composent la mosaïque de la Jeunesse juive, en y impliquant davantage les jeunes adultes : étudiants, jeunes diplômés et jeunes actifs, dirigeants communautaires, de développer le *leadership* et l'initiative grâce au site NOÉ d'appel à projets qui verra le jour début 2017, de déployer des bénévoles formés dans les petites communautés pour aller à la rencontre des cercles les plus éloignés et proposer des activités qui créent du lien. Près d'une trentaine de volontaires en Service civique sont d'ores et déjà investis de cette mission. Nous multiplierons les occasions de rassemblement festif et accélérerons l'ouverture des classes d'hébreu grâce au partenariat avec l'OSM auprès des 15/17 ans. •



so design*



**MOBILIER
DESIGN & DÉCORATION**

*Tellement chic. Photo non contractuelle. Sauf erreurs typographiques. Magasins indépendants, membres du réseau XXL.

ST-LAURENT-DU-VAR Zone Cap 3 000 - Avenue de Verdun - **VILLENEUVE LOUBET** 1 966, RN7 (à côté de But) - **AVIGNON LE PONTET** CC Buld'air (face Ikea)
Sortie A7 Avignon Nord - **PLAN-DE-CAMPAGNE** Bât D - CC Barnéoud - Cabriès
NÎMES ZAC du Mas des Vignolles (à côté d'Électro Dépôt) - **TOULON LA VALETTE**
Rond-point Leroy Merlin





LAÏCITÉ ET ÉCOLE JUIVE

L'ÉTERNEL DÉBAT

Par Ruth Nabet-Cohen

Laïcité et école confessionnelle. Deux univers, deux principes qui en apparence ont l'air antinomique. Pourtant, c'est sur ce thème que le GIC, Groupement d'Intérêt Communautaire de l'enseignement a fait porter ses récents travaux en septembre dernier. Notion tout aussi primordiale au sein de l'école juive que de l'école publique, la laïcité s'appuie sur un socle de valeurs fondamentales, civiques et morales compatibles avec les valeurs et l'éthique du judaïsme. Patrick Petit-Ohayon, Directeur de l'Action Scolaire du FSJU, nous l'explique. Entretien.

D'abord, il n'est pas superflu de rappeler ce qu'est un GIC. Pouvez-vous nous en expliquer le terme, le principe et l'intérêt ?

Un GIC est littéralement un Groupement d'Intérêt Communautaire, c'est-à-dire l'une des instances du FSJU, dans laquelle sont débattues les préoccupations d'un secteur de la vie associative. Il y a un GIC par secteur d'activités du FSJU. En l'occurrence, la réunion que vous évoquiez est l'Assemblée du GIC de l'Enseignement, à laquelle est convié, deux fois par an, l'ensemble des Présidents et Directeurs des écoles juives de France. Il s'agit d'un espace d'informations, de réflexions, d'études, mais aussi de recommandations face aux problématiques de tous ordres que peut rencontrer le secteur. L'assemblée est animée par la Direction de l'Action Scolaire du FSJU.

Vous travaillez en cette rentrée sur le thème de la laïcité. Comment ce sujet a-t-il été sélectionné et pourquoi ?

Ce thème a été choisi en écho des problématiques abordées ces derniers mois par le Ministère de l'Edu-

cation nationale qui a, notamment, renforcé la place de la laïcité à l'école, y compris sous certaines formes dans les structures privées et qui a engagé différentes initiatives pour développer le vivre ensemble comme le Parcours citoyen de l'élève ou la Charte du « bien vivre ensemble. » Il nous a semblé important de faire remonter cette préoccupation auprès des responsables des écoles juives, mais également, sur les attentes des pouvoirs publics dans ce sens.

Parler de laïcité au sein de l'école confessionnelle, cela a-t-il un sens, au-delà de l'antinomie ?

Oui, si l'on ne pense pas à une « sorte » de religion laïque qui viendrait s'opposer à l'enseignement confessionnel. La laïcité à l'école privée c'est, à la fois, à travers l'enseignement civique et moral, le respect de l'autre dans sa différence, c'est distinguer l'étude de la tradition juive à travers ses textes fondamentaux d'un endoctrinement sectaire. C'est aussi le respect du socle commun de connaissances et de compétences, c'est une ouverture sur la Cité, qui n'est pas en opposition avec les valeurs de l'éthique juive.

Pourquoi la laïcité reste-t-elle une valeur forte et comment doit-elle être envisagée dans l'école juive ?

La laïcité reste une valeur forte du fait qu'aucune religion en France ne peut exercer de contrainte sur la population. Si la France est un pays de culture catholique, cette religion est aujourd'hui séparée de l'Etat depuis 1905. A travers la loi Debré de 1959, qui définit les relations des établissements scolaires avec l'Etat, le caractère propre est laissé à la libre appréciation des responsables associatifs à la condition de ne pas s'égarer vers un comportement sectaire ou un enseignement extrémiste, de non-respect des autres. Cela laisse une grande liberté éducative pour des écoles confessionnelles ou non d'ailleurs.

La journée de réflexion sur ce sujet a eu lieu le 20 septembre dernier. Quelle a été la teneur des travaux menés et ce qu'il en est ressorti ?

Cette journée a été l'occasion de faire le point sur ces questions, mais aussi d'échanger et de partager de bonnes pratiques dans ce domaine. Les expériences des uns sont un enseignement pour les autres et réciproquement. Différentes initiatives ou supports éducatifs ont ainsi été présentés dans ce cadre.

Comment ces conclusions seront-elles mises en pratique ? Donneront-elles lieu à des projets au sein des établissements ?

Oui, cela devrait donner lieu à de nouveaux projets dans les établissements, mais également à de nouvelles formations d'enseignants dans le cadre du Campus FSJU. Citons les projets sur l'enseignement du fait religieux, en partenariat avec l'association Enquête, autour de l'Arbre à défis (jeu éducatif) ou avec l'Institut Européen en Sciences des Religions sur la lutte contre les préjugés.

Une question sur la rentrée et son bilan : 31 000 élèves fréquentent cette année le réseau scolaire juif. Quelles sont les évolutions envisagées au cours de l'année en terme de fond (programmes, propositions d'options ou de filières) et de forme (ouverture et fermeture de classes) ?

Les constats de rentrée vont nous amener à opérer un certain nombre de restructurations pédagogiques des établissements pour tenir compte des mouvements de population et tenter de les accompagner. Nous commençons à travailler dès maintenant sur ces évolutions. Par ailleurs, la Fondation Gordin, dans laquelle le FSJU est impliqué, va poursuivre son programme d'aide des établissements dans l'accueil des primo-accédants à l'école juive. •

PAULE-HENRIETTE LÉVY,

« LE RÔLE DE LA CULTURE EST EXISTENTIEL EN TEMPS DE CRISE »

Par Ruth Nabet-Cohen

Paule-Henriette Lévy est une femme pressée. Pour autant, elle ne fait jamais rien à moitié. Directrice de l'Action Culturelle du FSJU - la D'AC et de la radio RCJ, elle développe depuis deux ans, des liens vitaux entre les deux structures. Son but : dire la grandeur de la culture juive, sa place au cœur de l'Humanité et s'ouvrir au plus grand nombre. Entretien.



Avant d'évoquer le nouveau programme de la D'AC, dites-nous comment en ces temps d'antisémitisme et de terrorisme, vous voyez le rôle de votre département ?

Le rôle de la Direction de l'Action Culturelle au cœur de la Cité est pour moi essentiel, existentiel même en ces temps difficiles. La D'AC intervient dans toutes les grandes villes de France, à la rencontre de publics variés, juifs et non juifs. Ses partenaires, mairies, associations, théâtres, Grandes écoles, médiathèques, sont comme nous, persuadés de l'importance des savoirs et de la diffusion des cultures pour lutter contre la haine et les préjugés. Dire nos valeurs, étudier les œuvres de nos maîtres et de nos philosophes, redécouvrir nos écrivains, honorer nos hommes de sciences, promouvoir nos artistes, dire notre Histoire indissociable de nos textes fondateurs et de nos vies, s'ouvrir au monde plutôt que de se recroqueviller sur soi-même : telles sont les missions et les ambitions de la D'AC et donc du FSJU à travers la France.

Qui se cache derrière ce « nos » que vous employez et qui peut paraître restrictif ?

Restrictif ? Maïmonide, Spinoza, Proust, Einstein, Chagall... Nous sommes au cœur même du patrimoine de l'Humanité ! La France a mal à son identité et à sa culture. Elle semble ne plus oser dire ses idéaux, ses origines, ses paradoxes aussi. La D'AC, elle, n'est pas timide, elle ose rappeler le socle judéo-chrétien de l'Europe et complète la réponse « politique » parfois pauvre, par la réponse « culturelle ». Alors oui, notre rôle est existentiel pour les Juifs, pour tous les Juifs dans et hors des institutions, comme d'ailleurs pour les non Juifs.

Le programme est, comme chaque année, riche et éclectique. Si vous deviez le résumer en un mot, lequel serait-ce ?

Accordéon ! Après les attentats de novembre, nous avons maintenu une rencontre avec le philosophe André Comte-Sponville. Nous avons évoqué la violence, l'intégrisme, tous encore sous le choc de la barbarie. Une étudiante est venue me voir après le débat et m'a dit : « J'ai mal, tellement mal, mon cœur est en accordéon ! » J'ai pensé à Juliette Gréco chantant l'Accordéon, j'ai pensé aux bals musette sur les bords de Marne, à cette idée qu'on a de la France joyeuse et je me suis promis de faire une programmation qui redonne à cette jeune fille l'envie de croire en

son avenir ; une programmation qui comme l'accordéoniste, ouvre sans cesse ses bras aux autres.

Parlons de vos actions en régions. Les Nuits de la Philosophie reviennent en force cette année avec en plus d'Aix en Provence, Strasbourg et Bordeaux...une nouvelle Nuit à Pessac et une autre à Grenoble. L'année dernière vous disiez que la philosophie n'est que trop nécessaire à l'homme en situation de crise. Elle l'est manifestement plus encore cette année...

Tout ce qui fait réfléchir, tout ce qui ouvre l'esprit, tout ce qui conduit à la beauté et à la poésie, tout ce qui réveille la curiosité, tout ce qui aiguise l'imagination... tout cela est nécessaire à l'épanouissement de l'homme, crise ou pas. En temps de crise, la nécessité devient urgence. Le FSJU est la plus grande association culturelle juive de France puisque son action s'étend et se renforce sur tout le territoire national. Les Nuits de la Philosophie se font en partenariat avec les Ecoles de Sciences politiques; la Nuit de la Justice avec l'Ecole Nationale de la Magistrature, la Nuit des Lettres avec la Médiathèque Emile Zola de Montpellier. Nous voulons ouvrir notre réflexion au plus grand nombre. Aussi nous mobilisons enseignants et étudiants en nous rendant chez eux, accompagnés des penseurs européens les plus prestigieux. Nous nous appuyons pour ce travail sur les délégués du FSJU en régions et les directrices de centre culturel. Je tiens d'ailleurs à les remercier pour leur disponibilité, leur motivation et leur efficacité. Que soit également remerciée ma complice Nicole Karoubi-Cohen, une élue du FSJU qui a la responsabilité de développer nos actions en régions. Nicole fait un travail incroyable et en plus d'une amie, j'ai là une collaboratrice hors pair avec qui je forme depuis près de 15 ans un binôme en acier trempé.

Les nouveautés : à Paris, la D'AC nous invite aux Nuits du Cinéma et de l'Histoire.

Oui, une sorte de ciné-club proposera quatre films par an autour d'un thème. Anne-Marie Baron, critique cinéma et chroniqueuse sur RCJ, nous aide sur ce projet qui se fera sans doute en partenariat avec le Centre d'Art et de

Culture-CAC. Cette année, la Bible est à l'honneur : du péplum à la romance ou au western, la Bible s'adapte à tout ! Nous présenterons par ailleurs, un documentaire du réalisateur Ludi Boeken lors de la Nuit de l'Histoire sur le Mossad. Exceptionnel et passionnant.

RCJ Le Club, présidé par Danielle Lasry, a mis la barre très haut et a déjà proposé des rencontres avec Alexandre Arcady, Patrick Bruel, Michel Drucker... Difficile de faire mieux, mais vous relevez le défi ?

Connaissez-vous un seul défi que Danielle Lasry ne soit pas capable de relever ? Son dernier projet pour RCJ Le Club, un long week-end à Prague sur les traces de Franz Kafka. Elle m'a gentiment prévenue : « On part pour se retrouver entre amis et découvrir des merveilles. Pas de prise de tête ! » Message reçu 5/5 ! Pour tout renseignement, écrivez à rcjclub@gmail.com.

Peut-on déjà évoquer l'appli RCJ ?

Normalement, RCJ aura son appli gratuite dès janvier 2017 ! On pourra donc nous écouter et podcaster nos émissions partout dans le monde ! Merci à la directrice de la communication du FSJU, Valérie Sabah pour ses judicieux conseils, à John Tibi, le directeur artistique qui a créé l'univers graphique intuitif et mis en « beauté » les contenus et Yohan Ziri, qui a conçu cette application. Le site de RCJ a été totalement remodelé. Daniel Tapia en a désormais la charge, avec Jean Birenbaum pour les contenus. Une équipe géniale.

Venons-en au désormais incontournable Festival des Cultures Juives, et à son formidable succès. Quel accueil le public a-t-il réservé au OFF, lancé en 2016 ?

Là encore, tout est question d'équipe ! Le Festival des Cultures Juives, c'est avant tout une équipe composée de plusieurs associations juives, mais également de représentants culturels d'ambassade et de mairies partenaires. Nous travaillons en concertation, en amitié et chaque réunion est un bouillonnement d'idées. Mais un Festival ce n'est pas 50 manifestations mises bout à bout. Une programmation doit raconter une histoire et la scénariste, c'est Fabienne Cohen-Salmon. Elle fait en sorte que toutes ces manifestations soient l'écho l'une de l'autre. Fabienne est également chargée du OFF, c'est à dire d'une programmation destinée à un public averti :



performances, battle de DJ, sonorités différentes, lieux branchés. Toute l'année, elle écoute, découvre, rencontre des artistes... Ce nouveau rendez-vous est un succès, donc nous continuons ! Il est impossible de parler du Festival des Cultures Juives sans donner un immense coup de chapeau à Laurence Borot. Elue du FSJU, elle est notre porte-bonheur. Chargée du carré d'or des soirées d'ouverture et de clôture, elle ne compte pas ses heures et nous aide toujours avec le sourire. Elle vient dans les théâtres avec nous, nous conseille. Bref : une fée.

Quel thème le Festival abordera-t-il cette année ?

Le 13^e Festival des Cultures Juives aura lieu du 7 au 25 juin 2017 et son thème sera : « Rêvons un peu... » Fabienne m'a prévenue : « Tu ne dis rien, sinon... » Donc je me tais ! Peut-être qu'en lui écrivant à actionculturelle@fsju.org vous pourrez lui soutirer quelques informations et le programme en avant-première. Qui sait ? •



Bien plus
qu'une radio...

radiorcj.info

Un média du Fonds Social Juif Unifié



Par Sonia Cahen-Amiel

JNK, meurtri par les attentats de novembre 2015 revient plus vivant que jamais du 8 novembre au 1^{er} décembre, pour une 15^e édition en Bleu Blanc Rouge, aux couleurs de cette liberté qui fait son ADN !

JAZZ'N'KLEZMER 2016 : MADE IN FRANCE !

Cette année Jazz'N'Klezmer joue la fibre tricolore, le « Made in France » en signe d'appartenance et de solidarité à notre pays et aux valeurs qu'il incarne. L'an dernier, alors qu'il venait à peine de commencer, le Festival n'a pu résister à l'onde de choc des terribles événements du Bataclan : état d'urgence, annulation des principaux concerts, artistes désemparés... Malgré le soutien de la presse et du public le Festival s'est retrouvé amputé et privé de sens. « Mais cette année on renaît de nos cendres, avec encore plus d'événements que d'habitude » affirme avec fougue Laurence Haziza, Directrice du Festival. De fait JNK, organisé par le Centre d'art et de Culture, soutenu par le FSJU, réinvestit les salles branchées de la capitale, avec une impressionnante brochette de talents...français ! On retiendra la « Release Party » du 28 novembre à la Bellevilloise avec un groupe de klezmer très français AutorYno et leur interprétation très groove des mélodies de « Book of Angel » de John Zorn. Ou encore le très attendu concert du 29 novembre qui réunira au New Morning l'envoutant yiddish fado de Noëmi Waysfeld & Blik, avec le klezmer-rock de Horse Raddish, programmé et annulé l'an dernier, reprogrammé cette année. Mais le clou de ce festival sera sans doute le duo inattendu que vont former André Manoukian et Jeremy Hababou, le 27 novembre au New Morning. Pour cette création spéciale JNK, l'élève et le maître ne sont pas ceux que l'on croit. Manoukian, auteur-compositeur mais aussi pianiste de haut vol, se soumettra au coaching du jeune pianiste franco-israélien Jeremy Hababou. Un happening musical, qui ressemblera sûrement à un pur moment de bonheur à partager. En toute liberté ! •

NOUVELLE COLLECTION

AUTOMNE-HIVER 2016/2017



www.homesalons.fr

Retrouvez-nous
sur Facebook

HomeSalons

Photo non contractuelle. Sauf erreurs typographiques.
Magasins indépendants membres du réseau HomeSalons.

NÎMES ZAC DU MAS DES VIGNOLLES - **OLLIOULES** ZAC LE CLOS DU HAUT - **PLAN DE CAMPAGNE**
LES PENNES MIRABEAU - **PUGET-SUR-ARGENS** 97, BD DU COLONEL DESSERT - **ST-LAURENT-DU-VAR**
ZONE CAP 3000 - **TOULON LA VALETTE** AV. DE L'UNIVERSITÉ - **VEDÈNE-AVIGNON** CC BULD'AIR, [P] IKEA
VILLENEUVE-LOUBET RN7 (À CÔTÉ DE BUT)



UN NOUVEAU CENTRE CULTUREL À GRENOBLE

Par Nathan Kretz

Le 12 septembre 2016, le Centre Culturel Juif de Grenoble a rouvert ses portes dans un nouvel espace, spécialement conçu pour accueillir le public autour d'activités culturelles et communautaires. Une belle initiative, portée par le FSJU, témoin de la vivacité de la communauté grenobloise.

En septembre 2015, le Centre Culturel Juif de la rue Jay, créé dans les années 60, avait dû fermer ses portes car il ne permettait plus d'accueillir le public dans des conditions optimales. Un an plus tard, le nouveau centre qui porte le nom d'Espace des Cultures Juives Simone Kadosh-Lagrange, en mémoire de cette résistante, ancienne déportée, témoin-clé lors du procès de Klaus Barbie, décédée en février dernier, a été inauguré, rue des Bains, dans le centre de Grenoble. Cet espace est constitué d'un auditorium au rez-de-chaussée, de salles pour les activités, un lieu plus moderne, adapté à la nouvelle programmation. Jean-Luc Médina, président du FSJU Rhône-Alpes-Centre, qui a porté avec passion et engagement ce projet, n'en revient toujours pas : « C'est miraculeux que nous ayons pu réaliser tout ça en si peu de temps. Nous avons commencé les travaux en janvier 2016 alors que nous ne disposions pas encore de tous les fonds nécessaires. Le soutien de nos différents partenaires publics et donateurs a été

SP
SIMONE
PÉRÈLE
PARIS

transcash

Ma carte Visa **sans** banque



ACCEPTÉE DANS LE RÉSEAU MONDIAL VISA

**CARTE VISA PRÉPAYÉE
RECHARGEABLE EN ESPÈCES***

 EN VENTE SUR : WWW.TRANS-CASH.FR
ET CHEZ VOTRE : BURALISTE / PRESSE

*selon conditions générales de vente et d'utilisation disponibles sur www.trans-cash.fr

**OUVERT
24H/24**

PARKING
DES CHAMPEAUX

32, rue Dussoubs - Paris 75002
Tél. : 01 42 33 24 47
Fax. : 01 40 26 42 68

**PLEIN CŒUR
SAINT-DENIS • RÉAUMUR • TURBIGO**

DÈS VOTRE ARRIVÉE :

Des pilotes à votre service
Ils rangent, surveillent, délivrent
vos véhicules **EN TOUTE SÉCURITÉ**

Lavage intérieur et extérieur
Carburant : 98 S/P

**ABONNEMENT : SEMAINE - MOIS
PARKING A L'HEURE 7J/7**

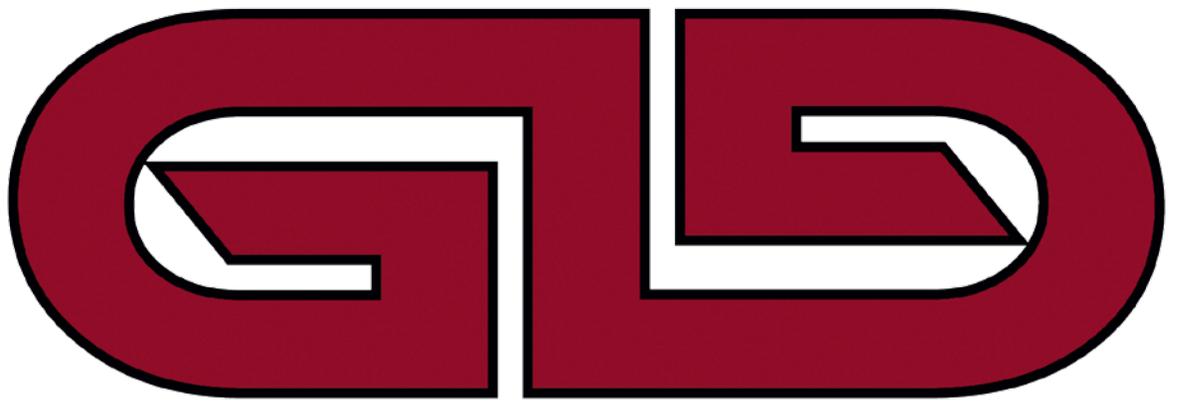
absolument extraordinaire. » Pour l'ancien bâtonnier de la cité alpine, « cette mobilisation prouve que la communauté de Grenoble a bien un avenir. » Un avenir dynamisé par les étudiants juifs qui, attirés par les excellentes universités ou écoles de la ville, viennent y passer quelques années. « Pour le FSJU, il était impératif d'offrir à ces étudiants de passage des activités de qualité, axés sur la culture et l'identité » souligne Viviane Eskenazi, déléguée régionale du FSJU-AUJF Rhône-Alpes. Le nouveau centre, financé par le FSJU, a une portée symbolique : il sera inscrit sur un mur le nom des 89 enfants déportés de l'Isère durant la Seconde Guerre mondiale, et un arbre de paix a été planté dans la cour. Une cour que le centre partage avec la synagogue Bar Yohai qui a rouvert ses portes après une fermeture de quelques mois. « Il ne s'agit pas de fusionner ces deux entités qui restent distinctes mais de regrouper des forces au service de la communauté grenobloise », explique Jo Amar, Directeur de la vie associative et des relations internationales du FSJU qui se félicite qu'échanges et rencontres se trouvent facilités par cette proximité. D'autant que l'unique restaurant casher de la ville, « Le 26 », s'installera très bientôt au même endroit. Par ailleurs, la fondation de ce nouveau

centre a été, dès les prémices, soutenue, par la municipalité de Grenoble, dont le maire est issu d'Europe Ecologie. « Eric Piolle a apporté un soutien sans faille au projet. Les partis politiques comptent plus de diversité en leur sein qu'on ne l'imagine », note Jean-Luc Médina. Sous la houlette de la nouvelle directrice, Ruth Cardoso, le centre sera un lieu de créativité artistique, de débats et de transmission au sein de la Cité avec des événements culturels : festivals de musique, cinéma, humour, concerts, conférences, Journée du livre... Par ailleurs, le centre proposera oulpanim, krav-maga, zumba, théâtre, activités pour personnes âgées, aide au devoir, etc. « Nous avons surmonté le difficile défi du financement et de la construction de ce nouvel espace, conclut Jean-Luc Médina. Je suis aujourd'hui persuadé que nous parviendrons à faire de ce centre un lieu très fréquenté, en particulier par les jeunes ! » •

UNE INAUGURATION RÉUSSIE

C'est entourés de très nombreux responsables politiques et communautaires et de centaines de Grenoblois qu'Ariel Goldmann, président du FSJU et Jean-Luc Médina, président régional, ont inauguré le nouveau Centre Culturel Juif de Grenoble. « Quelles sont belles tentes ô Jacob et tes demeures ô Israël ! » s'est exclamé le président du FSJU avant de poursuivre : « Chaque Juif est dépositaire de la continuité d'une pensée, d'une éthique, chacun a sa place dans cet édifice quelle que soit son origine ou sa tendance. C'est un signe fort qui saura promouvoir l'union et la concorde. » Olivier Assouline, président régional de l'AUJF, a remercié les donateurs sans qui ce projet aurait peiné à voir le

jour, rappelant ainsi la mission fondamentale de collecte de l'AUJF. Eric Piolle, maire de Grenoble, Jean-Pierre Barbier, président du Conseil départemental de l'Isère et Yannick Neuder, vice-président de la région Auvergne Rhône-Alpes, dont les subventions ont contribué au financement du centre, se sont félicités de l'ouverture de ce lieu de culture juive, signe fort de confiance dans l'avenir et dans la République. « Après le rêve, il y a le rêve, au lieu d'utiliser le lieu, donnez-lui une âme ». C'est par ces mots de Theodor Herzl que Jean-Luc Médina a ouvert son discours. S'adressant au public, il a conclu : « Ce centre est à vous, investissez-le, faites-le vivre, mazal tov ! » V. Eskenazi



GOURAND

14 BIS RUE BOUCHARDON. 75010 PARIS
TEL: 01 48 87 52 97



LE PALACE

ÉVÉNEMENTS - BAR MITZVAH - CONVENTIONS - SPECTACLES

LE PALACE, le lieu d'exception Art Déco sur la Côte d'Azur pour tous vos événements privés et professionnels, Bar Mitzvah, séminaires et conventions, dîners spectacles...



LE PALACE - 3, Place Armée du Rhin à Nice - Accès direct Tram (Arrêt Palais des Expositions)
Info : +33 (0)6 47 86 78 13 & +33 (0)7 88 32 77 34 - contact@lepalacence.fr - [facebook.com/lepalacence](https://www.facebook.com/lepalacence)

www.lepalacence.fr